

VÁCLAV HAVEL



MICHAEL ŽANTOVSKÝ

---

# VÁCLAV HAVEL

Une vie

Traduit de l'anglais  
par Guillaume Villeneuve

BUCHET • CHASTEL

Titre original: *Havel. A life*  
Première édition: Atlantic Books, Grande-Bretagne, 2014  
© Michael Žantovský, 2014

Pour la traduction française  
© Libella, Paris, 2014

ISBN 978-2-283-02719-6

« Toute ma vie, j'ai pensé que ce qui est arrivé ne peut plus être annulé, et qu'ainsi tout dure et durera toujours. Bref, l'existence a de la mémoire. Et même ma petite existence – celle d'un enfant de bourgeois, d'aide de laboratoire, de machiniste, de dramaturge, de dissident, de prisonnier, de président, de retraité, de phénomène public et d'ermite, de héros apparent et de froussard secret – restera ici et pour toujours. En vérité, pas ici, mais quelque part. Mais pas ailleurs. Quelque part ici. »

*À vrai dire... Livre de l'après-pouvoir, Notes, carnets et entretiens avec Karel Hvízd'ala,*  
traduit du tchèque par Jan Rubeš,  
La Tour d'Aigues, L'Aube, 2007 (p. 412)



*Pour David, Ester, Jonáš et Rebeka*





## Prologue

Il nous faut nous poser trois questions, au moins implicitement, et tenter d'y répondre avant qu'une nouvelle petite forêt succombe à ce projet de livre. Le sujet importe-t-il à quiconque, outre l'auteur? A-t-il déjà été traité de manière satisfaisante? L'auteur est-il la personne idoine pour l'aborder?

Václav Havel fut l'un des hommes politiques les plus fascinants du dernier siècle. Il est facile de verser dans la caricature en brossant sa biographie, unique, tissée d'incroyables péripéties; mais comment douter qu'il joua un rôle décisif dans l'enterrement d'une des utopies les plus séduisantes de tous les temps, comment douter qu'il mit en œuvre l'une des métamorphoses sociales majeures de l'époque récente?

Bien des gens, dont l'intéressé lui-même, s'émerveillaient de sa translation soudaine, digne d'un conte de fées, à la première place du pays, mais celle-ci n'eut, en réalité, rien de miraculeux ou d'accidentel. Le présent ouvrage entend montrer qu'un désir de «réparer le monde» habitait notre sujet depuis sa dixième année, lorsqu'il avait imaginé une usine qui aurait fabriqué «LE bien» plutôt que «des biens». Doué d'un sens hypertrophié de la responsabilité qui l'incitait à tenir bon et à résister à l'adversité, mais

aussi d'une discipline et d'une application moins visibles, mais non moins réelles pour s'atteler à sa tâche, il apparut, en novembre 1989, non seulement comme le candidat le plus vraisemblable, mais tout simplement comme le seul qui pût conduire la révolution.

Et pourtant on ne saurait réduire Havel ni à un dissident ni à un homme politique. Ce fut un penseur redoutable qui s'efforça constamment de faire coïncider les résultats de sa réflexion, ainsi que les règles morales en constituant le socle, avec son engagement pratique en politique. Certains contesteront peut-être qu'il ait été un penseur original ayant laissé une trace durable. Quoique instruit, il ne possédait pas l'éducation formelle, l'ample érudition ou la discipline systématique du véritable érudit et rappellerait souvent ce handicap à ses lecteurs et à ses auditeurs. On peut réduire sa philosophie morale à trois concepts, inséparables de son nom. Tout d'abord, le «pouvoir des sans-pouvoir», qui constitue d'ailleurs le titre de son essai le plus connu, a presque valeur de slogan par sa simplicité. Il ressemble à un cri de ralliement, mais il paraît d'emblée inapplicable à la plupart des situations quotidiennes où le pouvoir appartient en propre aux puissants et où les sans-pouvoir ne sont que cela. Paradoxalement, il est encore moins pertinent quand les sans-pouvoir se retrouvent soudain en position de pouvoir. Or il a trouvé une expression inoubliable dans l'unique révolution de l'histoire, peut-être, qui n'ait pas fait de victimes. Le deuxième concept, «vivre dans la vérité», a une allure quasi messianique et prête le flanc aux accusations d'idéalisme, d'hypocrisie, ou pis encore. D'après la plupart des définitions de la vérité, on peut prendre Havel en flagrant délit de contradiction avec son propre précepte; il n'en reste pas moins que peu de gens contesteraient sa détermination à s'y conformer de son mieux. Enfin, le concept de «responsabilité», enraciné

dans la «mémoire de l'être», complète la triade. Le reste est accessoire, si l'on veut. Havel n'a laissé aucun ouvrage synthétique ni système philosophique formel. Dans certaines de ses réflexions métaphysiques, notamment durant sa présidence, il oscille dangereusement entre la pensée New Age et la «philosophie pop». Dans l'ensemble, on ne peut que saluer la clarté morale et la cohérence cristallines de sa pensée.

Parallèlement à son rôle de dissident, d'homme politique et de penseur, et à la même hauteur, Havel fut un merveilleux écrivain, spirituel et original. En l'occurrence, son succès ne devait rien à son statut public ni à son renom; en réalité, il se manifesta bien avant qu'il devienne le prisonnier de conscience le plus fameux de Tchécoslovaquie, et encore plus longtemps avant qu'il soit président. On pourrait soutenir, au contraire, que la vie publique de l'auteur imposa de sérieuses contraintes à ses écrits. L'apogée de cette créativité se situe au milieu des années 1960, avec des pièces comme *La Fête en plein air* (1964) et *Mémoire* (1967). Si les commissaires artistiques communistes ne le fêtèrent jamais, Havel jouit d'une liberté de création considérable et de nombreuses possibilités au cours de cette période. *Partir* (2008), sa dernière pièce, commencée avant qu'il soit président et achevée après qu'il eut cessé de l'être, est une preuve vibrante de ses dons. Entre-temps, il y eut des petits bijoux, tels les pièces en un acte *Audience* (1975) ou *Vernissage* (1975), de puissants drames moraux comme *Tentation* (1985), des exploits stimulants – *La Grande Roue* (1971) ou *Largo Desolato* (1984) – et quelques échecs comme *Conspirators* (1971) ou *Hôtel des cimes* (1976). Les deux autobiographies déguisées sous forme d'entretiens avec Karel Hvízd'ala, *Disturbing the Peace* (1986) et *À vrai dire... Livre de l'après-pouvoir* (2007) témoignent tout à la fois d'une puissance

unique d'introspection et de l'humour subversif de l'auteur. Ses écrits en prose, à l'apogée de sa dissidence, dont quelques essais parmi les plus mémorables et cet ouvrage épistolaire unique qu'est *Lettres à Olga*, sont des mixtes de fiction, de philosophie et de prose politique, dont tout le suc ne s'apprécie que dans leur contexte d'origine; il reste que certains ont survécu au passage du temps et aux nouvelles circonstances.

Enfin, il y a Havel l'être humain, qui laissa sa marque sur autrui par des moyens aussi uniques que sa vie. Dès l'adolescence, ce fut un chef, qui définissait des programmes, marchait en tête, montrait le chemin. Rien de tout cela n'était le moins du monde associé à la monomanie d'un vrai visionnaire, mais bien plutôt conduit avec une réticence, une gentillesse et une politesse si constantes (et souvent injustifiées) que Havel lui-même les a caricaturées dans certaines de ses pièces; au surplus, ces traits s'ornaient d'un sens de l'humour et de l'absurdité universels, presque toujours bons, parfois malicieux, jamais cruels. Il s'épanouissait en société, animait les fêtes, suscitait vite l'amitié et la retournait avec intérêt. C'était un homme sympathique.

Mais il y avait l'autre Havel, la «boule de nerfs<sup>1</sup>», le déprimé, l'égotant, furieux de son impuissance, cherchant refuge dans la boisson, les médicaments sur ordonnance, la maladie et parfois des aventures sexuelles déraisonnables. Sa confiance ne chancela jamais quand il se trouvait à la tête de millions de gens et supputait la probabilité d'une répression militaire – les tanks encerclaient Prague dans la dernière décade de novembre 1989. Mais quand il devint vraiment président, paré de tous les fastes du pouvoir, il

---

1. Voir *À vrai dire... Livre de l'après-pouvoir* (NdA) Toutes les notes sont de l'auteur sauf mention contraire.

était rarement certain d'être à la hauteur de la tâche; de son propre aveu, il devint suspect à ses propres yeux. Il s'efforçait de vivre conformément à la vérité et se mesurait – mais pas les autres – à ce critère implacable: il estimait échouer à chaque fois. Un homme imparfait, comme nous tous.

Pour expliquer et comprendre la popularité et l'importance considérables et durables de notre sujet – bien révélées depuis sa mort – il importe donc de ne pas s'en tenir aux thèmes individuels de son travail ou de ses activités, quelque fascinants et précieux qu'ils soient, ni à une exploration des aspects individuels de sa personnalité complexe, mais bien plutôt de voir comment ces éléments s'intègrent à un tout cohérent, permanent, se renforcent mutuellement et, fût-ce au prix de paradoxes, un tout bien plus important que la somme de ses éléments constitutifs. C'était un être transparent, authentique, sincère, réel comme la plupart d'entre nous aimeraient l'être – quant à la plupart des politiciens, ils tueraient pour obtenir ce résultat. Même ses défauts étaient réels, et il ne s'agissait pas des peccadilles de quelque caricature de célébrité née d'un cerveau médiatique.

Il existe déjà plusieurs études biographiques de notre personnage, sous diverses perspectives et divers points de vue, en tchèque, en anglais, en d'autres langues encore, toutes, à une exception, écrites avant sa mort<sup>1</sup>. Toutes

---

1. Les trois plus valables, à mon gré, sont dues à Carol Rocamora, *Acts of Courage, Václav Havel's Life in the Theater*; Martin C. Putna, *Václav Havel: A Spiritual Portrait in the Framework of the Czech Culture of the Twentieth Century*; Jiří Suk, *Politics as Absurdist Drama, Václav Havel in the Years 1975-1989*. Ces deux derniers ouvrages ne sont lisibles qu'en tchèque. Il existe trois biographies générales, mais incomplètes, qui valent d'être lues pour leur abondance de détails et pour leurs points de vue intéressants, quoique parfois discutables: Eda Kriseová, *Václav Havel, A Life. The Authorized Biography*; John Keane, *Václav Havel: A Political Tragedy in Six*

offrent des aperçus précieux de divers aspects de la vie, du travail et de la personnalité de notre sujet. Elles sont bien sûr fragmentaires: quel récit d'une vie pourrait être exhaustif, *a fortiori* avant son terme? Fragmentaires, elles le sont aussi en ce qu'elles se concentrent sur une composante particulière du mythe havélien, qu'il s'agisse de sa perspective constante de paria et de rebelle, de son attitude ambivalente à l'égard de la politique en général – et de sa présidence en particulier –, de sa philosophie morale, de sa créativité artistique ou de son mode de vie indépendant. Cela dit, nous avons bien conscience qu'il n'existe pas de biographie définitive et que le présent livre ne sera qu'une étape dans la découverte du véritable Václav Havel.

Pourquoi moi, enfin? J'étais proche de mon sujet, mais ne puis prétendre en avoir été ni le meilleur ami ni depuis le plus long temps. Si je l'ai fréquenté durant les deux premiers tiers de sa vie, c'est seulement dans le dernier que je l'ai bien connu. Nous fûmes proches durant l'essentiel de cette période, mais, par suite des soubresauts de l'histoire qu'il avait lui-même impulsée comme des obligations en découlant pour l'un et l'autre, il nous arriva de nous perdre de vue pendant de longs moments. En réalité, l'un des mystères de Havel – que nous ne saurions résoudre complètement – est bien de savoir qui comptait le plus à ses yeux. Mis à part ses deux femmes et son frère Ivan, qui à eux trois formèrent toute sa famille d'adulte, et peut-être le regretté Zdeněk Urbánek, dont le rôle alternait entre l'*alter ego* et le *super ego* de Havel, il compta beaucoup d'amis intimes dont aucun, cependant, ne pourrait prétendre sans conteste avoir été le plus proche. À la chaleur et à l'amitié sa personnalité associait une certaine distance,

---

*Acts*; Daniel Kaiser, *The Dissident, Václav Havel 1936-1989*. Je reconnais leur devoir beaucoup.

un sentiment de détachement, une carapace intime impénétrable qu'on ne perçait jamais.

Ce qui explique une certaine asymétrie dans les relations personnelles de Havel, dont la nôtre. Quelle que fût l'importance de tel ou tel à différentes périodes de sa vie, on avait toujours l'impression qu'ils avaient plus besoin de lui que le contraire. Pour autant que je sache, il ne cherchait pas délibérément à susciter cette domination ou ce déséquilibre. Au contraire, il tendait à une modestie irréprochable, à l'autodépréciation et même à se soumettre en apparence à ses amis; pourtant, il finissait toujours par exercer l'ascendant. C'était là, selon moi, l'explication secrète de son autorité unique, étrangement efficace, aussi y reviendrai-je plus longuement par la suite.

Mais il est indubitable que nous nous sentions bien ensemble, que nous avons partagé bien des rires, des moments de tristesse, bon nombre de verres, quelques heures incroyables, avant et après sa présidence. Ma plus grande fierté en sa compagnie ne fut pas lors de notre adresse « commune » au Congrès des États-Unis – je la décriai plus loin – ni lorsqu'il me présenta à la reine d'Angleterre, mais bien ce jour où il me laissa porter le filet de ses effets personnels, à sa sortie de la prison de Pankrác, le 17 mai 1989, au terme de son dernier emprisonnement.

C'est au cours des deux premiers de ses quatre mandats présidentiels (de 1989 à 1992) que je fus sans doute celui qui vécut le plus constamment avec lui, sa femme comprise. Cela n'était pas lié à mon importance, mais à la nature de ma charge: étant son porte-parole et chargé de communication, je l'accompagnais à chaque voyage à l'étranger, à chaque rendez-vous stérile, chaque cérémonie de routine, de manière à pouvoir en rendre compte ultérieurement, au nom d'un président qui ne goûtait guère l'attention médiatique.

J'avais un immense respect pour ses idées, sa sincérité, son imperturbable gentillesse, son caractère authentique et son courage. Malgré tout, je n'étais pas toujours d'accord avec lui, tant sur les décisions pratiques de président qu'il lui fallait prendre que sur la philosophie les sous-tendant. Ma tâche consistait notamment à jouer l'avocat du diable et à suggérer une autre mise en œuvre des objectifs, voire d'autres objectifs, ou même à proposer de ne rien faire ! Parfois, mais rarement, j'obtenais gain de cause. Cela déboucha sur ma nomination à un rôle parallèle à celui du coordonnateur politique du bureau présidentiel, élévation problématique en ce qu'elle ne s'accompagnait pas de pouvoirs spécifiques et que son autorité n'était guère prononcée dans une équipe amicale.

Avec le temps, ces différences de point de vue s'élargirent, non pas touchant les buts de la vie, notre conception du monde ou notre rôle en son sein, mais s'agissant de la conduite pratique de la présidence. À tort ou à raison, j'avais le sentiment qu'il aurait de plus en plus de mal à influencer vraiment sur l'évolution politique et sociale du pays à moins d'organiser le grand nombre de ses partisans et admirateurs, d'en faire une force politique vraiment efficace ou de leur permettre de s'organiser eux-mêmes. S'il respectait mon argumentation et partageait en gros mon analyse, il préférerait au fond subir le handicap de ne pas avoir d'appareil politique plutôt que de pénétrer dans l'arène des factions et de la vie de parti. C'était là une décision que je devais respecter. Ce fut pourtant l'une des principales raisons de mon départ du bureau présidentiel à la fin du deuxième mandat de Havel, malgré son souhait exprès. Autour de quelques verres au printemps 1992, il accepta aimablement les raisons que je lui donnais et appuya de toutes ses forces mon nouveau choix de poste, celui d'ambassadeur à Washington. Il ne cessa jamais de



## PROLOGUE

m'épauler, de me prodiguer son temps et son amitié, sur trois continents, dès que l'occasion s'en présentait.

La meilleure définition de notre amitié, un seul mot peut la donner, bien que je l'emploie avec la plus grande réticence. Mais si l'amour consiste non seulement à aimer autrui, à goûter sa compagnie, mais à se soucier de lui, à s'inquiéter de lui, à habiter ses pensées malgré un grand éloignement et pendant très longtemps, à rechercher son approbation et la réciprocité, alors il s'agissait bien d'amour. J'ai idée que je ne suis pas le seul à avoir fait partie du premier cercle de ses amis qui définirait ainsi notre relation. Ce fut le lien qui nous maintint ensemble et nous permit d'avancer aux premiers jours de folie de la transformation démocratique du pays.

Aimer le protagoniste d'une biographie ne confère pas forcément le meilleur titre à l'écrire; ne risque-t-on pas l'hagiographie, les erreurs de perspective et la déformation des faits? Si je ne suis pas certain d'arriver à éviter ces périls, qui sont pour la plupart tapis sous la surface, je ne suis pas tout à fait désarmé dans ce retour à ma profession initiale de psychologue clinicien. Cette profession médicale, comme les autres, jouit d'un caractère aussi peu agréable qu'essentiel: l'aptitude à revêtir une « posture clinique », c'est-à-dire celle de savoir observer les autres, dont nos très proches, dans leurs luttes, leurs triomphes, leur déclin, leurs souffrances et leur mort, tout en prenant des notes objectives de leur expérience. Il appartient désormais au lecteur de juger du résultat.



18 décembre 2011,  
un jour sombre et froid

*Il disparut au creux de l'hiver:  
Les ruisseaux étaient gelés, les aéroports presque déserts,  
Et la neige défigurait les statues publiques;  
Le mercure sombra dans le réservoir du jour qui se mourait.  
Les instruments dont nous disposons conviennent  
Qu'il mourut par un jour sombre et froid.*

W. H. Auden,  
« En mémoire de W. B. Yeats »

C'était un dimanche matin d'hiver, à Prague, le dernier précédant les vacances de Noël. La plupart des gens pensaient à emballer leurs cadeaux et peut-être à se reposer un peu. L'année n'avait pas été particulièrement heureuse. Si le pays s'accommodait bien mieux que d'autres d'une crise de la dette européenne, l'économie ralentissait et les mesures d'austérité commençaient à produire leurs effets délétères.

La nouvelle choqua, quand elle tomba, d'abord sur les réseaux sociaux puis rapidement dans les médias généralistes. Mais elle n'avait rien d'étonnant. Tout le pays avait été tenu informé de la maladie de l'ancien président.

Depuis le printemps, ses amis n'ignoraient pas la gravité de son état. Il ne résultait pas d'une maladie aiguë précise, mais plutôt d'un épuisement général et progressif, associé à une perte soudaine de la volonté de vivre et de la combativité qui l'avaient caractérisé si longtemps.

Si l'intérêt public ne s'attachait pas à l'état de Václav Havel, si la presse ne veillait pas autour de sa maison dans l'attente de sa mort, c'était seulement parce que l'ancien président semblait appartenir à l'histoire ancienne, qu'il n'était plus lié aux événements et aux questions du moment. Il continuait de susciter un certain intérêt dans le monde culturel et littéraire à cause de ses récents exploits créatifs, et son nom apparaissait parfois à côté de celui de sa femme dans les pages de la rubrique mondaine. La maison de Hrádeček, où il avait passé ses derniers mois, se trouvait à cent cinquante kilomètres de Prague, au bout d'une mauvaise route de campagne, et les hôtels-restaurants étaient rares dans les parages. Pour les chasseurs de scoops, cela n'avait guère d'intérêt.

C'est le Premier ministre, Petr Nečas, qui participait à une émission de télévision dominicale au moment où la nouvelle tomba, qui fut le premier à réagir publiquement. « Sa mort est une grande perte », dit-il respectueusement. À ce stade, rien n'indiquait qu'on marquerait plus de quelques jours de deuil poli pour cette figure du passé.

Peu après midi, des gens se mirent à déposer des fleurs et des bougies devant la barrière de sécurité du Château. Des fleurs et des bougies apparurent aussi autour de la maison de Hrádeček. Une brave personne laissa deux bouteilles de bière de la brasserie de Trutnov, qui avait inspiré *Audience* au défunt.

À deux heures de l'après-midi, le successeur de Havel, Václav Klaus, intervint : « Václav Havel est devenu le sym-

bole de notre État tchèque moderne<sup>1</sup>.» Nul n'aurait imaginé qu'il puisse se montrer mesquin en cet instant, mais il y avait quelque chose de remarquable dans cet éloge catégorique de la part de celui qui avait si constamment contesté les avis du défunt, jour après jour, sur tant de questions politiques tchèques.

Une foule s'était réunie spontanément sur la place, sous la statue de saint Venceslas, là où les manifestations de novembre 1989 avaient commencé. Les gens agitaient leurs clefs, comme en ce mois-là. Une colonne se dirigea vers la rivière, en suivant le trajet de la manifestation estudiantine du 17 novembre, qui provoqua l'avalanche de velours, mais en sens inverse. Les marcheurs s'arrêtèrent devant la plaque rappelant cet événement décisif de l'histoire tchèque. Certains laissèrent des paquets de cigarettes.

Rares furent les signes extérieurs de chagrin ; il n'y eut pas d'hystérie ni d'habits déchirés. Quand, dix semaines plus tard, Tom Stoppard rendit hommage au défunt en citant l'éloge de Guillaume d'Orange par John Motley – « Tant qu'il vécut, il fut l'étoile guidant toute une nation pleine de bravoure et à sa mort les petits enfants pleurèrent dans les rues<sup>2</sup> » –, il dut admettre qu'il versait dans l'« hyperbole sentimentale<sup>3</sup> ». L'humeur était celle d'un souvenir partagé, d'une évocation et même d'une célébration. On vit des rassemblements dans plusieurs autres villes dans toute la République tchèque.

On ne pouvait s'empêcher d'apprécier le contraste avec un autre type de deuil, de l'autre côté du monde. Kim Jong-il,

---

1. Communiqué du président de la République tchèque au sujet de la mort de l'ancien président Václav Havel, 18 décembre 2011. <http://www.klaus.cz/clanky/3002>

2. John L. Motley, *The Rise of the Dutch Republic*, Ebook #4811, Project Gutenberg, 2012.

3. « Remembering Václav Havel », Londres, RIBA, 1<sup>er</sup> mars 2012.

le chef adoré de la Corée du Nord, venait de mourir la veille. Là, la paraphrase des propos de Motley par Auden était assurément appropriée: «Quand il riait, de respectables sénateurs éclataient de rire. Et quand il pleurait, les petits enfants mouraient dans les rues<sup>1</sup>.» L'agence de presse officielle de Corée du Nord révéla des kilomètres de foules innombrables gémissant à l'unisson. Sans nul doute, un grand nombre des deux cent mille prisonniers politiques du pays pleuraient eux aussi, même si leurs larmes étaient des larmes de joie.

Les condoléances commençaient d'affluer de l'étranger, certaines officielles des chefs d'État et de gouvernement, d'autres d'amis, d'anciens dissidents et d'écrivains. La télévision russe nationale fournit un éloge particulier: «Václav Havel fut la principale force de démocratisation en Tchécoslovaquie et le fossoyeur du complexe militaro-industriel tchèque si développé, dont la disparition fut l'une des causes de la partition du pays.» N'est-ce pas là une appréciation équilibrée, qu'on croirait sortie tout droit de *La Fête en plein air*?

Le porte-parole de l'Association des agences de voyages tchèques parvint à voir le bon côté des choses: «Cela faisait longtemps que la République tchèque n'avait pas eu autant de visibilité», dit Tomio Okamura, qui annonça sa candidature à la présidence à peine quelques semaines plus tard. «C'est en hiver que les gens décident de leur destination d'été et, bien que la disparition de Havel soit navrante, elle fait une très bonne publicité au pays<sup>2</sup>.»

Le lundi, lors d'une cérémonie encore familiale, la dépouille de Havel fut ramenée à Prague dans un simple cercueil et solennellement installée dans l'église gothique

---

1. «Épithaphe sur un Tyran», 1940.

2. «Václav Havel died Decembrer 18, 2011», [www.lidovsky.cz](http://www.lidovsky.cz), 19 décembre 2011.

Sainte-Anne (Carrefours de Prague) que son épouse Dagmar et lui avaient restaurée et transformée en centre spirituel et culturel. Durant les deux jours suivants et tout au long de la nuit défila le long cordeau de ceux qui voulaient lui rendre hommage. Le gouvernement prit le deuil. Le gouvernement de Slovaquie, pays qui avait semblé répudier Havel, en fit autant.

Le mercredi, l'État prit le relais. Le cercueil traversa la rivière et gravit la colline jusqu'au Château, suivi de milliers de gens. Dans les casernes de la Garde, on le déposa sur l'affût de canon jadis utilisé pour les obsèques du premier président tchécoslovaque, Tomáš Garrigue Masaryk, et on le transporta dans la salle de Ladislav, au Château, lieu des couronnements depuis le xv<sup>e</sup> siècle, là même où le défunt avait été déclaré élu pour son premier mandat. Une fois encore, Klaus fut à la hauteur: «Notre Révolution de velours et l'époque du rétablissement de la liberté et de la démocratie seront toujours associées à son nom. Plus qu'à tout autre, c'est à lui que la République tchèque doit sa stature internationale, son prestige et son autorité... En tant qu'écrivain et dramaturge, il croyait à la force des mots pour changer le monde<sup>1</sup>.»

Le vendredi 23 décembre, jour des obsèques, était aussi la veille du début traditionnel des vacances de Noël en Tchéquie. Bien que la période fût malcommode, les avions officiels se succédèrent rapidement à l'aéroport Ruzyně de Prague – qui porterait bientôt le nom du défunt. Dans un cortège apparemment interminable de limousines noires, les passagers, dix-huit chefs d'État et de gouvernement et d'autres dignitaires, dont le président Sarkozy, le Premier

---

1. Discours du président de la République tchèque lors de la cérémonie solennelle en l'honneur de feu le président Václav Havel, 2 décembre 2011, <http://www.klaus.cz/clanky/3005>

Ministre Cameron, Hillary et Bill Clinton, Madeleine Albright, Lech Wałęsa, John Major et le prince Hassan de Jordanie, se dirigèrent vers la cathédrale Saint-Guy dans le Château, où les entouraient quelque deux mille officiels, les amis et la famille du disparu.

J'étais la proie d'un dilemme fréquent, déchiré entre le désir de pleurer librement un ami et mes obligations d'ambassadeur au Royaume-Uni, qui impliquaient que j'accueillisse l'actuel Premier Ministre de Grande-Bretagne et ses prédécesseurs. Je savais qu'il me serait impossible d'atteindre la cathédrale à temps pour l'office, car les Premiers ministres étaient en retard et leur convoi les cueillait à la descente de l'avion, alors que mon propre chauffeur attendait à un kilomètre de là. Sans une escorte policière comme celle dont disposait le convoi, l'office aurait pris fin quand j'aurais passé les derniers points de contrôle. La représentante des services secrets responsable refusa froidement ma demande de m'agréger au cortège. Songeant à ce qu'aurait fait Havel, je sautai dans la limousine qui s'ébranlait, celle de Sean McLeod, le compréhensif ambassadeur de Grande-Bretagne à Prague, avant que le cerbère ait pu prononcer un mot dans sa manche de veste. Je me glissai sur mon siège dans la cathédrale au moment où retentissaient les premières notes de musique.

Croyant sans religion arrêtée, le défunt avait été honoré d'une messe de *Te Deum* à son élection ; à présent, il était salué d'une messe de requiem, celui d'Antonín Dvořák. C'est Josef Abrhám, le chancelier Rieger dans l'adaptation cinématographique de *Partir*, qui lut le *Dies Irae*, des mots qui reflétaient bizarrement sa propre pensée :

« Il y aura un grand tremblement quand le Juge descendra du Ciel pour examiner toutes choses de près. La trompette enverra sa sonnerie merveilleuse par tous les sépulcres de la terre pour réunir tout le monde devant le trône. La mort



et la nature seront stupéfaites, quand toute la création se relèvera pour répondre au Jugement. On produira un livre où tout sera écrit, en vertu duquel le monde sera jugé.»

Havel n'est pas mort en catholique romain et n'a pas réclamé les derniers sacrements au cours des derniers jours, mais son goût du théâtre et du rituel aurait été satisfait par la liturgie, concélébrée par son camarade de détention, le cardinal Duka, et par l'évêque Václav Malý, qui avait quant à lui œuvré à ses côtés pour initier la Révolution de velours; et il aurait goûté la procession qui l'avait précédée, comme les louanges de ses amis Madeleine Albright et Karel Schwarzenberg, même s'il en aurait été un peu confus.

Pour la troisième fois, le président prit la parole, pour aborder le legs spirituel du défunt, incarné dans les «idées que la liberté est une valeur qui vaut qu'on se sacrifie, qu'elle peut facilement se perdre si nous nous en soucions peu et ne la protégeons pas, que l'existence humaine s'épanouit dans le royaume de la transcendance, dont nous devons avoir conscience, que la liberté est un principe universel, que les mots ont un poids immense, qu'ils peuvent tuer ou guérir, blesser et aider, qu'il faut dire la vérité même si elle est désagréable et qu'une opinion minoritaire n'est pas forcément erronée<sup>1</sup>». Les paroles de louange furent nombreuses en ce jour, mais celles-ci ont probablement compté plus que d'autres, par suite de la dignité de leur auteur.

Tandis que les chefs d'État et les dignitaires étrangers assistaient à une petite réception donnée par le président, la famille et les proches – dont moi – se dirigeaient vers le crématorium de Strašnice, à l'autre bout de la ville, pour un

---

1. Discours du président de la République tchèque aux obsèques célébrées dans la cathédrale Saint-Guy, 23 décembre 2011. <http://www.klaus.cz/clanky/3007>

dernier adieu. Contrairement à la cathédrale, les discours y furent nombreux, improvisés et pour la plupart profondément ressentis, quoique sans effet durable. Certains de ses amis les plus intimes choisirent de ne rien dire. L'heure fournissait l'occasion de saluer les présents autant que de dire adieu au disparu. Puis le rideau retomba.

Un troisième acte devait suivre, une soirée de musique, de théâtre et de divertissement, pour rendre hommage à l'intellectuel bohème, au passionné de rock'n'roll et au chef d'une nation indienne, titre que lui avait décerné un festival de rock en plein air à Trutnov. Cette soirée eut lieu au centre Lucerna, la maison édifiée par l'aïeul de Havel. Le dernier morceau fut exécuté par les Plastic People of the Universe, groupe qui a joué un rôle majeur dans la vie du défunt comme dans l'histoire tchèque.

Quelle semaine inouïe ! Celle d'un deuil et celle d'une célébration d'un grand trésor ou de sa redécouverte. Les gens sortirent de leurs « cellules intérieures<sup>1</sup> », et oublièrent, au moins pour un temps, l'hiver arrivant, les mille obligations d'un Noël en famille et les perspectives incertaines du lendemain. Ils se retrouvaient dans un rite de pleurs et de respect, étaient aimables avec leurs prochains, parlaient en bien de leurs ennemis. Dans cet étrange mélange de tristesse et de joie, celle-ci semblait avoir prévalu, la joie de se mesurer à la grandeur. Havel n'aurait pas aimé ce mot. Il en aurait été un peu embarrassé et ses commentaires auraient reflété, outre un modeste plaisir, une subtile ironie et son émerveillement devant une nation dont il disait parfois qu'elle était capable des exploits les plus étonnants de dignité, de solidarité et de courage, ne fût-ce que quinze jours tous les vingt ans.

---

1. W. H. Auden, « En mémoire de W. B. Yeats ».

## Né avec une cuiller d'argent

*Jamais été seul  
Jamais victime de mensonge  
Jamais dû déguerpir  
Sans s'être rien vu refuser.*

Paul Simon,  
«Born at the Right Time»

Les mythologies sont importantes. À bien y réfléchir, ce n'est pas par hasard que le premier-né d'une famille pragoise prospère, qui incarnait les réussites d'une nation d'indépendance récente, mais dotée d'une histoire millénaire, avait reçu le prénom du saint patron de Bohême. Il n'est pas plus hasardeux qu'il soit devenu l'héritier d'une dynastie, en vertu de sa naissance et de son nom. De même que saint Venceslas<sup>1</sup>, le duc des Přemyslides du X<sup>e</sup> siècle, vint à être suivi de trois rois du même nom, le fondateur de la dynastie des Havel, le fils d'un meunier entreprenant, spirite à ses heures perdues, Václav Havel, donna son nom à son fils Václav Maria qui en fit autant le

---

1. «Václav» en tchèque.

5 octobre 1936, pour son propre fils, le futur président. La mythologie ne s'arrête pas là : la biographie légendaire du saint Venceslas historique constitue un équivalent direct de la légende arthurienne, peut-être dotée des mêmes antécédents. Non loin de Prague, on trouve une colline du nom de Blaník – éminence peut-être associée à la Planig de Rhénanie, au Blagny voisin de Dijon, ou au Bligny proche de Paris, tous issus d'une racine celte – au sein de laquelle repose, dit-on, une armée de chevaliers qui attend que la nation tchèque ait touché le fond, pour, sous le commandement de saint Venceslas lui-même, venir à son secours. Celui qui avait eu recours à ce prénom pour la troisième fois en autant de générations devait avoir de grandes ambitions.

Et elles étaient justifiées. Partant de rien – d'un projet d'égouts pour petite ville –, Havel l'aîné avait bâti un empire de constructeur et de propriétaire immobilier qui incluait l'altière maison de ville sur les bords de la Moldau où résidait sa famille. Mais sa réalisation majeure fut le grand complexe commercial et de divertissement baptisé «Lucerna» sur la bien nommée place Venceslas – qui était tout à la fois le Piccadilly et les Champs-Élysées de la ville animée. Premier édifice en béton armé de la cité, il avait été qualifié de «Palais» à l'époque, mais avec son dancing, ses boutiques, ses bars, un cinéma, une boîte de nuit et de nombreux bureaux, on l'appellerait aujourd'hui un «centre». Si Prague n'a pas la taille de New York ou de Londres, elle est bien plus qu'une petite ville, aussi la régularité avec laquelle les lieux et les symboles susnommés apparaissent dans l'histoire de notre héros est-elle remarquable.

Par ailleurs, les deux fils de Václav n'étaient pas des empotés. Václav Maria s'inscrivit dans les pas de son père et étendit l'empire immobilier, bien qu'il fût gravement frappé par la grande crise du début des années 1930.

Marqué par un voyage de jeunesse en Californie, il inaugura un lotissement exclusif sur la colline de Barrandov, au-dessus de la Moldau, et enrôla les architectes modernistes les plus remarquables pour y édifier les premières villas fonctionnalistes à toit-terrasse, si différentes de la maison pragoise typique à pignons, y ajouta un bar à l'américaine et un restaurant offrant des vues spectaculaires sur la rivière et la ville, vaguement inspiré de la Cliff House de San Francisco<sup>1</sup>.

L'autre fils, Miloš, trouva aussi son inspiration en Californie, mais il la dut davantage à l'entreprise du rêve qu'à celle des bâtisseurs. Sur le terrain voisin du lotissement fraternel, il installa l'un des plus importants studios de cinéma d'Europe, et devint ainsi l'un des fondateurs de l'industrie cinématographique tchèque. La ressemblance du lieu avec les collines d'Hollywood était si frappante qu'on s'attendait à moitié à découvrir un grand signe planté sur la colline, visible de tous, de près comme de loin. Et, de fait, il existe depuis 1884 une plaque commémorative en fer longue de cinq mètres portant le nom «Barrande», celui du paléontologue français qui a donné son nom à la roche : visible depuis la rivière, il est antérieur de quarante ans aux lettres d'Hollywood, et l'on peut se demander s'il ne les a pas inspirées...

Les deux frères étaient proches, mais très différents. Václav Maria était un homme sérieux, dévoué à sa famille, sans fantaisie, un parangon de vertus bourgeoises, y compris une ou deux maîtresses soigneusement dissimulées aux regards.

---

1. En avril 1969, le frère de Václav, Ivan, qui faisait un doctorat à Berkeley, envoya à son père une carte postale de Cliff House entourée de ses phoques. «Les otaries sont vraies. Je les ai entendues aboyer.» Il ajoute en marge : «À l'intérieur, ça ressemble encore plus à Barrandov.» (Archives d'Ivan M. Havel, VHL ID 18301.)

Dans ses affaires, il était motivé non pas tant par «le désir capitaliste du profit [...] que par l'entreprise pure et simple, par la volonté de créer<sup>1</sup>». C'était un pilier de la société, membre du Rotary, franc-maçon et membre de divers autres clubs et associations, un patriote éclairé, qui avait élevé ses enfants dans «l'atmosphère intellectuelle d'un humanisme à la Masaryk<sup>2</sup>», doté de relations politiques, mais sans s'impliquer en politique, un homme cultivé, lié à d'importants auteurs et journalistes tchèques, possédant une importante bibliothèque, un bon mari et un père «merveilleux et gentil<sup>3</sup>» pour ses deux fils. C'était aussi un homme authentiquement modeste et correct, comme l'illustrent ses rapports avec ses subordonnés, et plus encore sa manière tranquille et digne d'affronter l'adversité et l'exclusion sociale au cours des trente dernières années de son existence.

Miloš, le ponte du cinéma, était le fantaisiste de la famille, homosexuel fastueux, aimant donner des fêtes appréciées où il préférait réunir des vedettes de cinéma et des musiciens plutôt que des banquiers et des politiques. Son cercle et lui incarnaient l'essentiel de la splendeur de la Tchécoslovaquie des années 1930. Presque tous s'accordent à dire qu'il était dévoué à ses studios et fidèle à ses stars, ce qui l'incita à s'engager dans des projets discutables puis à faire des concessions et des compromis encore plus douteux une fois le pays occupé par les nazis en 1939, lorsqu'ils se servirent des studios pour leur propagande de guerre.

Božena, la mère de Václav, n'était pas une pièce rapportée dans cette famille de forts caractères, mais une per-

---

1. Voir *Disturbing the Peace*, «A conversation with Karel Hvížd'ala», traduction Paul Wilson, New York, 1990, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 5.

sonnalité elle aussi, l'archétype de la matrone pragoise, si son mari était celui du gentleman et son beau-frère celui du *bon vivant*. Elle régissait la vie familiale, veillait à l'éducation et à l'instruction de ses fils, assistée de plusieurs nounous, avait la haute main sur l'agenda mondain et se piquait de musique, de beaux-arts et de science. Son père, Hugo Vavrečka, autre surgeon remarquable de la renaissance nationale, était un ingénieur silésien, mais aussi journaliste, auteur et diplomate, l'un des premiers avocats de l'intégration de l'Europe centrale, puis un éphémère ministre du gouvernement tchécoslovaque.

Si tous conviennent qu'elle était une bonne mère, attentive, encourageant toutes sortes d'intérêts intellectuels chez ses enfants, de la chimie et des sciences en général à la littérature et au théâtre de marionnettes, Božena ne semble pas avoir été une mère très affectueuse, surtout avec son premier-né. Elle couvait le cadet, Ivan, né deux ans après Václav, en confiait la responsabilité à ce dernier et lui faisait grief de ce qui n'allait pas – épreuve assez connue des aînés dans toutes les familles<sup>1</sup>.

Mais dans l'ensemble, ce fut une enfance privilégiée, à l'aise et heureuse et Václav un enfant privilégié, à l'aise et heureux. Le seul problème, pour un enfant né en 1936, c'était que ça ne durerait pas.

Peut-être est-ce sa mère, ardente «documentaliste», qui fournit la meilleure illustration des contradictions qui modèleraient la vie de son fils. L'album familial de 1938, qu'elle constitua amoureusement et illustra de ses propres dessins, commence par une photo panoramique de Barrandov intitulée «Venóškovo» (Au petit Václav)<sup>2</sup>,

---

1. Conversation avec Ivan M. Havel, Ferme de Košík, 20 août 2012.

2. Comme maints autres prénoms courants, le Václav tchèque se prête à quantité de diminutifs qui expriment divers degrés de familiarité et

dans l'idée évidente, quoique erronée, que la propriété lui appartiendrait un jour.

Sur des dizaines de photos, beaucoup avec sa mère, son père, sa famille, leurs amis, son frère Ivan, sur un arrière-plan de jouets, de villas, de voitures de luxe, Havel est le modèle de l'enfant n'ayant besoin de rien. Il se tient avec assurance, souriant, vêtu et nourri comme un prince. Sa timidité et son mal-être ont dû se développer un peu plus tard. L'une des premières photos du cadet, quelques jours après sa naissance, montre Václav en train de lui toucher le nez du doigt «pour vérifier son existence<sup>1</sup>». À l'âge de quatre ans, il n'était pas peu obstiné. Il interrogea un ami chauve de la famille, un certain Dr Wahl. «Pourquoi n'avez-vous pas de cheveux?» Quand ce monsieur, pour amuser l'enfant, lui répondit que c'était parce que ses cheveux poussaient à l'intérieur, le jeune Havel observa: «Et vous savez, mon oncle, qu'ils sortent déjà de votre nez<sup>2</sup>?»

Et pourtant pointait quelque chose de plus sinistre, que sa mère ne manqua pas de signaler dans l'album. Plusieurs pages sont consacrées aux désastres, légendées uniformément «Scarlatine», «Mobilisation» et «Guerre». Une semaine avant le deuxième anniversaire de l'aîné, la Tchécoslovaquie mobilisa pour se défendre contre la menace hitlérienne, avant de capituler devant l'accord «sauvant la paix» négocié par Hitler, Mussolini, Daladier et Chamberlain à Munich. D'après cet accord, la Tchécoslovaquie perdait les Sudètes et sa population majoritairement allemande en échange de garanties territoriales sur le reste du pays. Cinq mois plus tard, la

---

d'affection, dont Véna, Venca, Venda, Venoušek, Vašek, Vašík, Vašíček, etc., dont on usa à l'égard de Havel au cours de sa vie. En faisant l'apocope du «u» dans Venóškovo, sa mère révèle son extraction silésienne.

1. Conversation avec Ivan Havel, 20 août 2012.

2. Album de famille de 1938, V. H., ID 1788. En réalité, l'album couvre une période de trois ans, 1938-1940.



Wehrmacht occupait Prague, et Hitler imposait un «protectorat» à la Bohême et à la Moravie tandis que la Slovaquie déclarait son indépendance, dans un État étroitement affilié à l'Allemagne nazie. Onze mois plus tard, la Seconde Guerre mondiale commençait, provoquant un raz-de-marée qui détruisit de grandes parties de l'Europe, rendit sa carte politique méconnaissable, pulvérisa le bien-être et les certitudes de millions de familles, dont celle de notre protagoniste.

Dans son cas, l'explosion menaçante se déclencha avec retard. En 1942, alors que son oncle Miloš filait doux devant les Allemands dans l'espoir de sauver ses studios bien-aimés, son père, qui n'avait jamais fait d'extravagance, se retira de la vie publique et mondaine pour s'installer avec les siens dans la sécurité et le confort relatifs de Havlov, domaine familial situé dans les replis des Hautes Terres de Bohême et de Moravie. Là, les garçons, pomponnés par une cuisinière, une femme de chambre et une nounou sous l'œil attentif de Božena, poursuivirent leur enfance idyllique, évoquant le Combray proustien, entre les pins chuchotant, les appels du coucou, les odeurs de la peinture à l'huile de leur mère. L'eau du puits elle-même fleurait bon<sup>1</sup>. De fait, à lire les lettres de la famille, à regarder les dessins des enfants, il est difficile de savoir que c'était la guerre. Les événements principaux rapportés par Božena et les garçons pendant celle-ci et les premiers temps la suivant concernent le ski à Barrandov durant l'hiver 1941, la scarlatine qui frappa le petit Václav alors qu'il séjournait chez ses grands-parents Vavrečka à Zlín, les oies qui le pourchassèrent dans le village voisin de la propriété, le rhume «gros comme un éléphant» qui le terrassa, nanti d'un dessin approprié, éléphant et tout<sup>2</sup>.

---

1. Conversation avec Ivan M. Havel, 20 août 2012.

2. *Un rhume gros comme un éléphant*, dessin de l'hiver 1946, VHL ID 1389.

Certains des incidents rapportés dans la correspondance de Václav à ses grands-parents ne sont sérieux qu'à ses yeux d'enfant de dix ans: «Dans l'après-midi, j'ai dû faire mon devoir de punition parce que nous nous étions mal comportés pendant l'excursion. Nous étions sortis dans les bois pour ramasser des branches et nous nous étions égaillés pour que le maître ne puisse nous trouver<sup>1</sup>.» Dès cet âge-là, Havel recherche l'effet dramatique: «Nous sommes allés au cinéma aujourd'hui. Le film s'appelait *Tabou*. C'était très bien, mais un vieil homme a tout gâché. Il était très vieux, laid et aimait les petites filles<sup>2</sup>.» Un épisode majeur, décrit pas moins de trois fois dans trois lettres successives, fut le bal auquel se rendirent Rezi (la cuisinière), Mařenka (la femme de chambre) et Mademoiselle (la nounou). Havel note qu'elles ont dû apprécier les danses puisqu'elles sont rentrées à quatre heures du matin. Maman Božena n'a pas dormi de toute la nuit<sup>3</sup>.

Václav, assuré, et Ivan, doux et bouclé, auquel sa mère donnait le petit nom d'Ivanék, et même le néologisme Iveček, restèrent imperturbables au milieu de la tourmente. L'été, on voit la famille dîner *al fresco* à Havlov. Quand les garçons rapportent un panier vide d'une cueillette aux champignons, leur mère vient à leur secours en peignant un petit tas de cèpes appétissants sur le cliché. À Zlín, Václav passait beaucoup de temps à jouer avec le chien de la famille, ce qui marqua le début d'une grande affection pour les chiens, toute sa vie durant. L'été, les garçons nageaient dans le lac voisin et y patinaient l'hiver, quand il gelait. Apparemment, Václav se sentait bien plus fort que son petit frère: «Au bout d'une demi-

---

1. Lettre à Hugo et Josefina Vavrečka, 11 janvier 1946, VHL ID 1472.

2. *Ibid.*

3. Lettre à Hugo et Josefina Vavrečka, 2 février 1946, VHL ID 1473.

heure, je patinais comme un démon. Ivan n'arrêtait pas de tomber<sup>1</sup>.»

Encouragé par sa mère talentueuse, l'aîné passait beaucoup de temps à dessiner et à peindre. Son choix de sujets pouvait paraître symptomatique, même s'il n'était pas extraordinaire pour un garçon de son âge. Il dessinait quantité de rois et de reines, de châteaux et de couronnes, il peignit même l'«ordre de Saint-Venceslas<sup>2</sup>», heureusement inconscient, semble-t-il, de ce qu'une décoration de ce nom était alors décernée par le gouvernement tchèque fantoche aux collaborateurs nazis. Il aimait dessiner des soldats en uniforme historique, pour la plupart dotés de moustaches à la Havel ou d'autres pilosités faciales. Quant à ses dessins d'oiseaux et de champignons, ils sont colorés et stylisés, assez proches de ce qu'un Audubon âgé de dix ans aurait pu faire. Ivan, lui, se montrait plus proche de l'actualité, en tentant de dessiner un sosie d'Adolf Hitler.

Les deux garçons étaient fascinés par les instruments, les mécanismes complexes et les usines. «Grand-père, pourrais-tu me dessiner comment marche l'aspirateur de telle sorte que l'électricité y entre et qu'il aspire la poussière et les saletés? J'ai trop hâte<sup>3</sup>.» Grand-père Vavrečka s'exécuta obligeamment. Mais la curiosité intellectuelle se mêlait apparemment, chez le jeune Václav, à beaucoup d'empathie et de conscience sociale. Un jour où on lui demandait la température, il répondit bizarrement: «Seize sur l'échelle de Réaumur, avant d'ajouter: J'étais désolé pour ce pauvre homme. Tout le monde préfère Celsius alors j'ai eu pitié de Réaumur<sup>4</sup>.»

---

1. Lettre à Hugo et Josefina Vavrečka, 9 janvier 1946, VHL ID 1472.

2. VHL ID 1390.

3. Lettre à Hugo Vavrečka, 25 janvier 1947, VHL ID 1480.

4. Božena Havlová à Josefina Vavrečka, 22 janvier 1947, VHL ID 1456.

À Havlov, les deux garçons commencèrent d'aller à l'école du village pendant la guerre. Nous ignorons tout du niveau de l'établissement, mais par deux fois Václav se vanta auprès de ses grands-parents de n'avoir que des A sur son bulletin, sans omettre de mentionner qu'Ivan avait eu un B pour ses chansons et son écriture<sup>1</sup>.

L'image que nous nous en faisons est celle d'un enfant brillant, talentueux, sûr de lui et déjà savant. À sa grand-mère qui allait leur rendre visite depuis Zlín, sa mère écrivit : «Je suis certaine qu'il voudra te lire des éditoriaux politiques, en les agrémentant sans doute de ses propres commentaires<sup>2</sup>.» Havel fut un *zoon politikon* dès le début.

En dépit des aspects enviables de sa situation, Havel lui-même ne jugeait pas que son enfance eût été particulièrement heureuse. Il l'attribuait aux «barrières sociales» qu'il éprouva en tant qu'enfant privilégié grandissant dans un environnement rural – essentiellement paysan et prolétarien. Il percevait un «mur invisible», derrière lequel il se sentait «seul, inférieur, perdu, ridiculisé», «humilié par son statut “supérieur”<sup>3</sup>», lui et non ses voisins.

Ce sentiment d'isolement et d'être un paria, et en même temps de jouir de privilèges indus, habita Havel tout au long de sa vie. Selon lui, cela le dota d'une perspective durable, depuis «l'en-dessous» ou «l'extérieur»<sup>4</sup>. Il attribuait ses problèmes, qu'il n'aurait pu alors diagnostiquer comme existentiels, aux soins «malgré eux handicapants<sup>5</sup>» de ses parents.

---

1. Lettre à Hugo et Josefina Vavrečka, 18 février 1946, VHL ID 1474, 7 février 1947, VHL ID 1481.

2. Božena Havlová à Josefina Vavrečka, 22 janvier 1947, VHL ID 1456.

3. *Disturbing the Peace*, p. 5.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 6.

À la différence de Franz Kafka, l'un de ses grands modèles, Havel ne se sentit jamais la proie de forces écrasantes, impersonnelles, qui échappaient à son contrôle. Peut-être fut-ce son obstination et son courage intimes qui l'incitèrent, encore et encore, à défier et à combattre de telles forces sur un pied d'égalité, en étant parfois vainqueur et conquérant, en dépit, voire à cause, de sa conscience d'une fragilité individuelle. Ce fut son esprit rebelle qui le prédestina au rôle de paria plus qu'à celui de victime. Son point de vue avait toujours été «de l'extérieur» plus que «d'en-bas».

Malgré tout, Havel pourrait avoir surestimé le caractère exceptionnel de ses sentiments. La plupart des adolescents n'éprouvent-ils pas un sentiment d'isolement par rapport à leurs contemporains, à leur famille et à leur situation sociale? Il mentionne lui-même le fait qu'il fut un «cochonnet bien nourri» comme l'un des éléments renforçant son sentiment d'être un paria, ce qui n'est pas une difficulté rare à cet âge.

Ce n'est du reste pas tout. Un trou reste béant dans toutes les réminiscences, tous les témoignages et les entretiens de notre personnage sur son enfance. Il ne faut pas être grand clerc pour noter que sa mère est rarement mentionnée, à la différence de son père, de son oncle, de son frère et de ses aïeux. C'est d'autant plus bizarre qu'influencée par son propre père, elle était d'un tempérament plus artistique et intellectuel que son mari, qu'elle parlait plusieurs langues et avait tâté de la peinture. Elle croyait aussi que l'éducation des enfants devait être pragmatique. Bien que la famille disposât d'une gouvernante, Božena Havlová se chargea d'enseigner l'alphabet à ses fils et dessina même les grandes lettres accrochées au mur<sup>1</sup>.

---

1. Božena Havlová (2003).

Elle encouragea les dons artistiques de son aîné aussi bien que son goût pour la science. Pourtant, Havel la mentionne rarement et l'essentiel de ce que nous en savons nous vient d'Ivan.

Le contraste de ses relations avec ses deux parents est bien illustré par deux éléments ultérieurs de correspondance à ses parents, tous deux de la main de Václav, depuis son internat en 1948, alors que les communistes s'emparaient du pays. À sa mère, le 31 mai: «N'ai-je pas oublié mon stylographe? Quels ont été les résultats des élections à Prague et dans le pays? Pour le reste, tout va bien. Respectueusement, V Havel<sup>1</sup>.» À son père, vers le 28 septembre, fête de saint Venceslas: «Cher papa, permets-moi de te souhaiter, le jour de ta fête, tout le bien que le cœur peut souhaiter et que les mots ne sauraient exprimer, surtout que tes prochaines fêtes interviennent sous de meilleurs auspices. Ton fils Václav Havel<sup>2</sup>.»

Si l'on peut affirmer que la relation de Havel avec sa mère n'était pas très intime, il est autrement plus difficile d'en deviner les causes. À première vue, il ne semble y avoir aucun problème. Božena était une riche Pragoise, typique de l'époque. Tsarine sous son toit, elle supervisait l'éducation des enfants, elle recevait et était à son tour reçue avec son mari, dont elle tolérait les infidélités. Leur union était bonne, stable, bien que ce fût le deuxième mariage de Václav et qu'elle eût seize ans de moins que lui. Elle se montrait tout à la fois une protectrice et un soutien pour ses fils, désireuse de les voir réussir.

Mais elle semble aussi avoir contribué à la profonde ambivalence, à l'égard du sexe opposé, qui caractérisa son fils aîné tout au long de sa vie. Il éprouvait un besoin

---

1. Archives d'Ivan M. Havel, découverte récente.

2. *Ibid.*

profond de compagnie féminine, de sa tendresse et de son réconfort, mais aussi des conseils et des ordres qu'elle pouvait dispenser. Toute sa vie, il rechercha instinctivement la compagnie de femmes fortes, dominatrices, autoritaires, qui pussent contrebalancer son sentiment de désarroi et d'insécurité. Au risque de verser dans le cliché psychanalytique, elles ressemblaient toutes à sa mère, d'une manière ou d'une autre.

En même temps, il ignorait et s'évertuait à fuir l'autorité et l'ordre mêmes que les femmes représentaient dans son existence. Si la réflexion sur les relations complexes entre hommes et femmes l'occupait beaucoup et constituait la trame de beaucoup de ses écrits, il passait le plus clair de son temps avec des hommes, compagnie où il tenait souvent la première place. Bien qu'il attachât beaucoup d'importance aux instincts aiguisés des femmes, à leur plus grande aptitude pour communiquer avec les mystères les plus profonds de la vie, il respectait peu – à quelques notables exceptions – leurs aptitudes intellectuelles. Dans *Lettres à Olga*, il fait montre d'une certaine arrogance à l'égard des écrits et des réflexions de sa femme.

Cette ambivalence à l'égard des femmes est aussi clairement apparue durant sa présidence. D'un côté, il n'arrêtait pas de s'entourer de femmes, au point qu'il risqua d'être comparé un jour à Mouammar Kadhafi parce qu'il comptait deux femmes parmi ses gardes du corps. En même temps, il confia rarement un poste de grande responsabilité à une femme. Parmi la bonne centaine de ministres qu'il nomma au gouvernement durant ses mandats, à peine cinq furent des femmes. Les deux femmes du premier cercle de sa présidence, au début, s'appelaient Eda Kriseová, vieille amie et bonne nouvelliste, et Věra Čáslavská, gymnaste huit fois médaillée d'or aux Jeux olympiques : elles se virent respectivement chargées des lettres adressées au

président et du conseil en matière sociale ou en ce qui concernait l'État providence. Au stade ultérieur de sa présidence, Havel confina les femmes aux rôles d'assistantes et de secrétaires. Les seules qui eussent de l'importance, sur le plan professionnel, étaient ses avocates, tant privées qu'officielles, outre Anna Freimannová, chargée de ses droits d'auteur. Il se peut qu'il ait préféré s'en remettre à elles, au fond, pour protéger son bien-être et ses intérêts personnels.

Qui aspire à donner une image nuancée de sa personnalité devra donc affronter la profonde dualité apparue dès ses toutes premières années, dualité qui ne concernait pas que sa relation avec les femmes. Associées au mal-être d'un enfant poupin et mal dans sa peau, il y eut d'emblée la confiance en soi et l'assurance d'un garçon précoce, doté d'une curiosité inlassable et d'intérêts intellectuels qui dépassaient de loin ceux de son âge. À travers les hauts et les bas de la vie en montagnes russes qui l'attendait, ces deux côtés de son caractère restèrent bien visibles. En un sens, sa confiance en lui augmenta en proportion directe de l'adversité et des obstacles rencontrés, et ses doutes se firent inséparables de ses heures de plus grandes réussites. Semblable caractère ne prédispose pas forcément à une vie facile, mais il peut armer son possesseur face aux difficultés.



## Portrait de l'artiste en jeune homme

*Il était seul et jeune et volontaire et fantasque...*

James Joyce,  
*Portrait de l'artiste en jeune homme*

Havel n'avait pas neuf ans à la fin de la guerre, mais comme son oreille était toujours à portée de la conversation parentale, il ne pouvait qu'avoir deviné que le monde avait profondément changé. Au joug meurtrier de l'occupation nazie succédèrent deux armées officiellement plus bénignes. L'une, venue de l'Est, occupait la plus grande partie du pays, ainsi que la capitale : on ne l'avait pas revue dans la région depuis que Napoléon l'avait vaincue, ainsi que les Autrichiens, à Austerlitz, ville morave connue des autochtones sous le nom de Slavkov. Y flottait aujourd'hui le drapeau rouge, orné de l'étoile, du marteau et de la faucille. L'autre armée était venue jusqu'en France, sous un drapeau portant étoiles et rayures, à la fin de la guerre censée mettre un terme à toutes les guerres, sur ordre d'un président qui joua un rôle décisif dans l'instauration de l'ordre d'après-guerre en général et dans le devenir de la Tchécoslovaquie en particulier. La langue du premier

de ces deux pays était semblable au tchèque, et sa littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, elle-même influencée par la littérature française, très bien connue de l'intelligentsia tchèque; sa population, cependant, était très différente. Le deuxième pays, loin au-delà de l'Atlantique, était resté pour l'essentiel inconnu des autochtones jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, sinon comme terre d'émigration pour bon nombre de ses malheureux, de ses pauvres, de ses affamés, de ses exclus et de ses aventuriers, dont la plupart ne revinrent pas. Le fondateur de la Tchécoslovaquie, Tomáš Garrigue Masaryk, qui avait passé la dernière année de guerre aux États-Unis et y avait trouvé sa femme, s'identifia à ce pays au point de relever le nom de son épouse et de le glisser entre les siens puis de déclarer l'indépendance de la Tchécoslovaquie à Washington; cependant, malgré sa sympathie pour la Russie, slave elle aussi, il se méfiait profondément autant de ses atours tsaristes et théocratiques que de sa révolution bolchevique antidémocratique. Son successeur, Edvard Beneš, diplomate de profession et de cœur, joua le grand jeu avec beaucoup d'adresse, mais peu de ressort hélas: à la fin du deuxième conflit, il était à ce point sous la coupe soviétique, bien que son gouvernement et lui eussent passé l'essentiel de la guerre à Londres, que les nouveaux responsables tchèques furent désignés à Moscou.

En 1945, cependant, on pouvait encore croire que le pays pourrait choisir entre deux options, à tout le moins jongler plus ou moins équitablement entre les deux influences. Les institutions démocratiques avaient été rétablies, quoique sérieusement limitées, le débat intellectuel avait lui aussi repris, bien qu'il se fit de plus en plus acrimonieux, entre un nombre croissant de convertis au dogme communisme et les défenseurs des traditions humanistes libérales de l'État fondé par Masaryk.

Les premières années d'après-guerre virent aussi une vague d'épuration, souvent dirigée par les moins dignes, contre les militants allemands nazis, leurs sympathisants et les collaborateurs tchèques. En réalité, cette épuration se mua en chasse aux Allemands, dont trois millions furent brutalement expulsés de Tchécoslovaquie tandis que des milliers, peut-être des dizaines de milliers, tombaient sous les coups des «gardiens de la Révolution» et de la populace. Dans l'atmosphère de plus en plus hostile à quiconque avait survécu plus ou moins indemne et prospère à la guerre, les deux frères Havel étaient menacés. Afin de se protéger, ils finirent par obtenir un certificat extrêmement mesuré de bonne conduite, signé d'un membre du «comité auxiliaire» de la municipalité du cru: «Nous confirmons par la présente que rien ne nous a jusqu'ici été révélé et que nous ne disposons encore d'aucun élément incriminant contre les frères Havel<sup>1</sup>.» Le Lucerna et les biens immobiliers de Václav Maria Havel demeuraient intacts, mais pas pour longtemps. En revanche, une enquête fut ouverte contre Miloš Havel, à cause de ses liens avec les nazis et de ses activités avec l'industrie cinématographique allemande, et bien qu'on l'exonérât de tout délit, on lui interdit de continuer à travailler dans sa branche, pour immoralité, autant à cause de son homosexualité que de ses activités en temps de guerre, à quoi s'ajoutait la cause aggravante de sa fortune. Ses studios AB furent engloutis dans la vague de nationalisation des grosses industries et entreprises. Suite à une tentative avortée de fuir à l'Ouest en 1949, il passa deux ans en prison. En 1952, il réussit enfin à s'échapper et s'établit à Munich.

Quelques dessins mis à part, un seul document nous permet de pénétrer la pensée et les buts du jeune Václav

---

1. Certificat d'intégrité des frères Havel, 18 juin 1945, archives d'Ivan M. Havel, VHL ID 18241.

à l'époque. *Bonnes œuvres* (*Dobrovka*) n'est pas daté, mais l'écriture et l'orthographe de l'auteur, outre le contexte, le situent vers la fin de la guerre, peut-être autour du Nouvel An 1946<sup>1</sup>. Ivan collabora avec enthousiasme au projet. Le but de notre protagoniste, qu'il définit lui-même, est de devenir un célèbre savant et professeur, ce qui correspond à ses passions scientifiques de l'époque. Devenir millionnaire était aussi important, mais simplement en ce que cela lui permettrait de mettre en œuvre son grand projet : « Bonnes œuvres » serait une usine employant quatre-vingt-dix mille personnes et dotée de succursales dans toutes les villes où existait déjà un magasin Bata. Ce trait, ainsi que les calculs figurant sur la dernière page, visiblement rédigés par un adulte – peut-être l'aïeul Hugo Vavrečka –, suggère que le document aurait pu être écrit en partie à Zlín, quartier général de l'empire Bata. Rien ne nous dit ce que l'usine était censée produire ; mais elle devait probablement manufacturer le bien ou la bonté<sup>2</sup>. Elle visait aussi à rendre son fondateur très populaire, comme le montre le dessin de « Venda, comme nous l'appelions » assis dans un « fauteuil doré » et applaudi par une foule enthousiaste. Ce moment, un rêve enfantin et innocent, marqua l'apogée d'une enfance dont l'acteur était évidemment promis, y compris pour lui-même, à faire de grandes choses. Il lui faudrait bientôt apprendre à rabaisser ses prétentions.

À l'été 1947, alors que le destin du pays était scellé par son rejet – télégué par les Soviétiques – du plan

---

1. *Továrna dobra* (*Bonnes œuvres*), VHL ID 16271. La bibliothèque date ce document des années 1950, mais c'est peu probable.

2. D'après Ivan, le nom jouait sur celui du géant de l'ingénierie Škoda qui, signifiant « pitié » ou « gâchis », implique le contraire. Avec plus d'à-propos encore, le nom Zlín dérive de *zlo* qui signifie « mal », son antonyme direct. Conversation avec Ivan M. Havel, 20 août 2012.

Marshall<sup>1</sup>, l'heure vint pour Václav de recevoir une éducation formelle. Désireux de donner le meilleur à leurs enfants, ses parents l'envoyèrent d'abord, puis son frère Ivan deux ans plus tard, dans un internat de garçons exceptionnel sis dans le château de la ville d'eaux de Poděbrady, à cinquante kilomètres à l'est de Prague.

Le collège du Roi-Georges de Poděbrady, comme pour incarner le dilemme des parents, était tout à la fois sélect et étatique, élitiste et charitable, conservateur tel Eton et libéral progressiste. Les élèves venaient de milieux différents; certains étaient les fils de médecins de campagne, des collègues du cardiologue cofondateur de l'école, d'autres issus d'importantes familles pragoises; certains – dans un pays qui se mettait à soupçonner ses émissaires, ses soldats durant la guerre, bref tous ceux qui avaient un lien avec le monde extérieur – étaient les fils «otages» de diplomates en poste à l'étranger, plusieurs étaient pupilles de la nation. Les étudiants devaient passer un examen d'entrée pour être acceptés. À l'évidence, l'établissement accueillait un groupe de garçons exceptionnellement doués. La classe de Václav comptait le futur président du Comité olympique tchèque, le médecin Milan Jirásek, le futur secrétaire général du Parti socialiste toléré par les communistes, Jan Škoda, ou le fils d'un martyr légendaire de la résistance armée contre les nazis, le futur combattant anticommuniste Josef Mašín, héroïque pour certains et pour d'autres un meurtrier<sup>2</sup>. Le capitaine de la chambrée de Václav était

---

1. Voir Vít Smetana, «Pod hvězdy a pruhy? Pod křídla Sověťtů?» (Sous les étoiles et les bandes? Sous les Ailes des Soviets?) in *Historie na rozcestí* (Histoire à la croisée des chemins), Brno, Barrister and Principal, 2013, p. 81-123.

2. Josef et son frère aîné Ctirad, lui aussi élève du collège, furent parmi les rares Tchèques à susciter une guérilla armée contre le régime communiste : ils réussirent à gagner la zone américaine de Berlin-Ouest, à la force

un garçon plus âgé du nom de Miloš Forman, futur réalisateur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et d'*Amadeus*. Ivan Passer, autre futur cinéaste d'Hollywood, passa aussi par l'école.

Le cadre de l'école, dans ce château datant du XIII<sup>e</sup> siècle, était impressionnant bien que guère confortable. Les pièces aux plafonds hauts, chauffées uniquement par des poêles, étaient glacées en hiver, et les garçons se relayaient sans cesse pour monter du charbon depuis la cave jusqu'à leur dortoir du quatrième étage, où logeait la classe de Havel. La nuit, celui-ci lisait au lit. Il ne frayait guère avec les autres. Son seul ami était un certain Lojza (Alois) Strnad<sup>1</sup>. Du fait de la proximité de l'école avec la capitale, Václav avait la permission de rentrer chez lui une fin de semaine sur deux, et il invitait parfois un camarade moins chanceux.

L'école avait un règlement intérieur strict. Les élèves devaient tenir chambres et effets personnels en ordre et ils étaient récompensés ou punis par un système de points redouté. Quoique naturellement ordonné, Havel ne laisse pas le souvenir d'avoir été très adroit et n'avait pas d'excellentes notes. Jirásek, qui l'accompagnait parfois à Prague, se rappelle comment son exigeante mère, Božena, lui faisait reproche de n'être pas aussi bon élève que lui ou Černošek<sup>2</sup>.

Soixante ans après, les souvenirs des survivants sont fragmentaires, mais nul ne voit en Václav un élève particulièrement remarquable. Tels ses modèles anglais, l'école mettait l'accent sur les sports et les qualités d'initiative. Le

---

des armes. Au cours des combats, ils tuèrent un civil désarmé en même temps que plusieurs policiers. Après la chute du communisme, le président Havel se refusa à rendre publiquement hommage aux deux frères.

1. Conversation sur Skype avec Alois Strnad, 25 novembre 2012.

2. Conversation avec Milan Jirásek, Londres, 8 août 2012.

jeune homme semblait dépourvu de ces deux talents. Il ne pouvait pas davantage chanter. Forman le revoit comme «un gosse aux yeux intelligents, d'une gentillesse et d'une correction irréprochables<sup>1</sup>». Seule quelque force intérieure lui évita de devenir l'«esclave» de ses camarades en lui gagnant le «respect amical» des plus jeunes<sup>2</sup>. Alors que les élèves essayaient une bicyclette offerte en faisant un tour l'un après l'autre hors de la cour, contournaient la statue du roi Georges sur la place du village puis s'en revenaient, Havel, après avoir grimpé sur l'engin non sans difficulté, faute de parvenir à faire le tour de la statue, disparut au loin. «Havel s'enfuit!» s'écrièrent les élèves. Quand le professeur Hofhanz l'eut rattrapé à moto à mi-chemin de la ville voisine, on découvrit qu'il ignorait comment faire un demi-tour ou stopper, ses jambes étant bien trop courtes pour toucher le sol<sup>3</sup>.

En cours, il ne se faisait pas remarquer, et se montrait plutôt timide et discret. Son sentiment d'isolement, par suite de son éducation privilégiée, semble s'être accru. Quand un certain professeur Bouček demanda aux élèves de parler de leurs parents et de leurs activités, Havel resta muet et finit par lancer, à contrecœur, que son père gérait un bar, en fait deux bars.

– Des bars? Quel genre de bars? fit le professeur.

– Eh bien, le Barrandov et le Lucerna, chuchota l'élève<sup>4</sup>.

En février 1948, les communistes prirent le pouvoir par un coup d'État, sans bain de sang, mais un coup d'État

---

1. Forman et Novák (1994). Cité d'après la traduction tchèque *Co já vím?*, Brno, 1994, p. 47.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.* Et conversation avec Miloš Forman, Warren, Ct, 13 avril 2013. L'histoire, quoique sans ses embellissements, est évoquée par Milan Jirásek, 8 août 2012.

4. Conversation avec Milan Jirásek, Londres, 9 août 2012.

quand même. Le ministre des Affaires étrangères, Jan Masaryk, fils du président fondateur, fut retrouvé mort dans la cour du ministère, tombé du quatrième étage de son appartement de fonction par la fenêtre de la salle de bains, dans des circonstances très suspectes<sup>1</sup>. Le ministre de la Justice, Prokop Drtina, ami de la famille, tenta de se suicider en se défenestrant, mais survécut à ses blessures pour se faire condamner à quinze ans de prison. Un autre homme politique de premier plan, proche de la famille, Hubert Ripka, échappa à ce sort en s'enfuyant à l'étranger. Václav Maria Havel passa quant à lui trois mois en détention préventive en 1949, sous prétexte d'avoir favorisé et encouragé un réseau de traite humaine.

À l'été 1948, en dépit du tourbillon qui l'emporterait bientôt, l'école parvenait encore à se conformer à ses règles exigeantes et à son programme. Le camp de scouts annuel eut lieu en juillet au bord du lac Kačležský dans la belle campagne boisée du sud-est de la Bohême. Le groupe fut baptisé «water scouts» et dut transporter ses tentes et ses effets par bateau jusqu'au camp, sans pouvoir éviter certaines mésaventures.

Havel, dont le surnom (qu'il ne goûtait guère) était «Bousier<sup>2</sup>», avait déjà acquis une certaine célébrité dans le collège en tant que styliste accompli, «devançant sa classe de quelques années<sup>3</sup>» : il fut nommé chroniqueur du camp. Son écriture mûre, arrondie, rapporte tous les événements importants des quatre semaines suivantes. Malheureusement, l'événement essentiel se révéla être la pluie : on vivait le juil-

---

1. Voir par exemple Madeleine Albright, *Prague Winter*, Harper Perennial, 2012, p. 385-394.

2. Apparemment inventé par Forman, bien que ce dernier répugne à en assumer l'autorité. Conversation avec Miloš Forman, 13 avril 2013. Conversation avec Milan Jirásek, 9 août 2012.

3. Conversation avec Milan Jirásek, 9 août 2012.



let le plus pluvieux depuis des années: tant de ses notes concernent des doléances sur le temps, l'attente du retour du soleil – les mentions des jeux, des tours de garde, des nœuds et des serments rituels occupent une place subalterne. Malgré tout, la chronique inclut des remerciements officiels du chef de camp à Bousier pour sa tenue exemplaire d'icelle. La plupart des entrées journalières de Havel commencent par une devise pour la journée, souvent radicalement contraire à l'air du temps. Il note ainsi très tôt qu'«un mot est à lui seul un acte». Dans le contexte de l'époque, sa citation de Masaryk, «Jésus, pas César<sup>1</sup>», a l'air d'un anachronisme audacieux.

À l'horizon 1950, le collègue, qui n'avait que quatre ans d'ancienneté, devint lui aussi un anachronisme. Au printemps, Václav, son frère Ivan, arrivé six mois plus tôt, et beaucoup d'autres étudiants furent renvoyés chez eux. Le reste fut transféré dans une école «normale» de Poděbrady. Le proviseur Jahoda se retrouva à la mine.

---

1. Chronique du camp scout, 29 juin-25 juillet 1948, archives d'Ivan M. Havel, VHL ID 1654.



## Le vent d'argent

*Ô vent d'argent, béni l'endroit  
Où tu fis d'abord onduler notre drapeau  
Quand les drapeaux retomberont avec leurs vagues  
Nous te remercierons malgré tout,  
pour la brise que tu donnas.*

Fráňa Šrámek, *Písecká*

À son retour à Prague, on pouvait penser que Havel serait privé non seulement d'une éducation de choix, mais de toute éducation. En 1950, année de ses quatorze ans, il était qualifié d'«élément bourgeois», indigne ne fût-ce que d'un baccalauréat. Les communistes étaient peut-être athées, mais ils semblent bien avoir cru en un Dieu jaloux, reportant l'iniquité des pères sur leur descendance jusqu'aux troisième et quatrième générations. La seule manière pour elles de se racheter était de se purifier grâce aux effets salutaires du travail manuel et à l'immersion totale dans le style de vie et les valeurs de la classe ouvrière. Le travail de laborantin dans un laboratoire de l'École de technologie chimique répondait-il à cette description? C'est là, en tout cas, que Václav

trouva refuge, grâce à l'aide de ses parents. Il saisit aussi l'occasion de poursuivre son éducation secondaire, mais pas dans une école de jour, où il aurait pu contaminer la conscience pure des enfants de la classe ouvrière, mais dans des cours du soir après le travail. C'est là, à l'école secondaire pour ouvriers de la rue Štěpánská, à un jet de pierre du Lucerna, qu'il retrouva des éléments socialement douteux dans son genre, qui partageaient certaines de ses difficultés, mais aussi quelques intérêts. En Ivan Hartmann, Radim Kopecký et Standa Macháček, Havel découvrit des camarades avec qui discuter, débattre et philosopher sans avoir peur d'être qualifié de renégat. En réalité, ils étaient déjà tous marqués au fer rouge<sup>1</sup>. C'est ainsi que naquit le club de discussion informel que Radim Kopecký baptisa les «Trente-six», d'après leur année de naissance commune<sup>2</sup>. Son but originel était de les pousser à s'améliorer grâce à des débats sur la politique, l'économie et la philosophie. Si l'on songe que les chances de ces garçons de faire carrière dans l'une de ces disciplines étaient proches de zéro, il n'est peut-être pas étonnant qu'ils se soient aventurés dans des domaines moins exposés à l'orthodoxie sociale, comme la danse, la musique, la photographie ou la poésie. Au cours de sa brève existence bisannuelle, le groupe autopublia cinq livraisons d'une revue intitulée *Dialogues 36* et deux «almanachs» intitulés *Le Vent d'argent*, d'après un roman à succès du poète Fráňa Šrámek qui célébrait la jeunesse.

Kopecký et Havel se révélèrent vite les esprits agissants du groupe. Ils le devaient en partie à leur entretient, à

---

1. Kopecký était le fils d'un important diplomate d'avant-guerre, Macháček était issu d'une famille de la haute bourgeoisie pragoise.

2. J'emprunte beaucoup d'informations sur les «Trente-six», dans ce chapitre, à une excellente étude approfondie du groupe, *Ustně vice* (Plus en personne) de Pavel Kosatik, Brno, 2006.

leur pensée indépendante et au goût de la contradiction ; dans le cas de notre protagoniste, cela venait aussi de ce qu'il pouvait fournir un lieu de rencontre au groupe. L'appartement des Havel, où la famille s'était repliée après la guerre, était spacieux, confortable, idéalement placé et les parents de Václav des hôtes accomplis et généreux.

Bien que ce soit l'époque où l'adolescent commence à se piquer de poésie, il se voyait d'abord comme un penseur. Il serait aisé d'attribuer les débuts de sa réflexion philosophique ultérieure à cette période, mais l'entreprise serait futile. Havel avoue lui-même avoir rougi quand il tomba, plus d'un demi-siècle plus tard, sur ses « tentatives puériles pour conférer un contenu et un sens positifs à toutes choses<sup>1</sup> ».

À l'origine, le jeune Havel préconisait une sorte d'humanisme socialiste, qui reflétait le principal credo de sa famille et le legs de la philosophie idéaliste de Masaryk. Il baptisa cette première tentative de doctrine philosophique universelle « un optimalisme humaniste ». Elle se fondait sur l'existence, chez tout individu, d'un « optimum universel de besoins », lequel pouvait être satisfait par la régulation sociale. Cette idée n'était pas radicalement différente de celle de l'État providence mis en place dans un certain nombre de sociétés occidentales. Elle était tout à fait compatible avec l'humanisme de Masaryk comme avec l'idée d'une entité paneuropéenne future, prônée par l'aïeul Hugo Vavrečka. Havel lui-même fut un défenseur précoce, quelque peu prophétique, de l'intégration européenne. « Regarde, écrit-il à Radim Kopecký le 2 mars 1953, l'Europe unie est déjà née<sup>2</sup>... » Rares furent ceux qui

---

1. Avant-propos de Havel à *More in Person*.

2. Lettre à Radim Kopecký, archives de Radim Kopecký, VHL ID 1782. Cette citation figure aussi in Kosatik, *More in Person*, p. 30.

virent une telle importance, sur le moment, à la signature des traités de la Communauté européenne du charbon le 10 février 1953 et de la Communauté européenne de l'acier le 1<sup>er</sup> mars suivant, surtout s'ils vivaient derrière le rideau de fer. S'il rejette l'apologie faite par son ami du «socialisme national» (sans rapport avec la déformation nazie du concept), Havel fait preuve de prémonition en décelant un mouvement vers l'intégration supranationale, auquel il allait contribuer personnellement dans les décennies ultérieures, en s'y identifiant.

D'un autre côté, à l'âge de seize ans, et peut-être davantage que certains de ses camarades, il était sensible aux illusions et aux sophismes torturés de l'orthodoxie ambiante. Dans sa lettre à Kopecký, il fait plus que rendre un hommage formel à la dialectique marxiste et réfute l'idée de Radim selon lequel les politiques mises en œuvre par les communistes prouvent le déclin de leur idéologie; il admet la dépendance de la «superstructure» sociale à l'égard de la «production» – notion qu'il répudiera quarante ans plus tard avec éclat dans son discours devant le Congrès des États-Unis – et il approuve de manière générale la conception socialiste du monde. Mais c'est une approbation de mauvais gré, schizophrénique. «Ce que j'ai écrit entre parenthèses [...] est dû au Moi marxiste plus qu'au Moi Moi<sup>1</sup>.»

L'optimalisme humaniste ne serait pas, peut-être par hasard, l'ultime stade de son développement philosophique. Il avait déjà une vive conscience du caractère coercitif de la régulation sociale, surtout telle qu'elle se pratiquait en pays communiste; il aspirait à la libre expression individuelle, pourvu qu'on puisse contrôler les instincts égoïstes. Se prenant pour un dialecticien, il voyait la solution dans

---

1. *Ibid.*

une fusion improbable du «capitalisme monopolistique et du communisme marxiste». Encore plus étonnant, il concluait «qu'un tel ordre du monde naissait lentement aux États-Unis. [...] Ce n'est ni l'État ni l'individu qui possède le moyen de production, mais les gens qui travaillent en son sein [...]»<sup>1</sup>.» Peut-être fut-ce sa lecture des auteurs classiques américains, de Walt Whitman à John Steinbeck, qui lui inspira cette conclusion, car il ne saurait en avoir trouvé la preuve dans les journaux qui lui étaient accessibles à la fin de 1952.

Il est facile de se moquer de la philosophie d'un garçon de seize ans ou de voir dans les opinions qui précèdent la preuve que Havel était et demeura un étatiste secret. Il faut comprendre qu'il était loin d'être excessif dans le contexte de l'époque. Radim Kopecký lui-même, darwiniste social et nihiliste, admettait la nécessité de nationaliser les grands consortiums industriels et un certain degré de planification sociale. Toutefois, au cours de leurs controverses de plus en plus animées, Havel insistait sur le caractère central des valeurs morales, croyance qui devint une composante permanente de sa philosophie.

Cette académie d'adolescents nous offre donc une image assez touchante : tous parias, ils sont remarquables par l'ardeur et l'intensité de leurs débats plus que par la qualité de ces derniers. Quand d'autres groupes trouvent un exutoire dans la délinquance juvénile ou l'abus de drogues, celui-ci s'enivrait de saint Thomas d'Aquin, de Kant et de Hegel ; et pourtant, la dynamique sous-jacente était analogue. Havel nous fait l'effet d'un jeune homme intense,

---

1. Lettre à Radim Kopecký, 17 décembre 1952, archives de Radim Kopecký, VHL ID 1779. Pour établir le contraste frappant avec la pensée ultérieure de notre héros, ce passage est aussi cité par Kosatik (2006) et in *The Dissident*, Prague, 2009.

bavard, un peu gauche, qui tente de masquer son mal-être en portant un nœud papillon et en fumant une pipe racourcie. Ses lettres à Jiří Paukert, membre correspondant du groupe à Brno, et à Kopecký révèlent un être un peu méprisant, décidé à imposer son point de vue et, il l'avoue lui-même, assez dogmatique.

Les «péchés» ci-dessus, si répandus chez nombre d'adolescents ayant un tour d'esprit intellectuel, eurent un effet bénéfique en ce qu'ils stimulèrent son goût du débat, en firent un correspondant infatigable, un fléau pour ses adversaires, mais une joie pour ses biographes tout au long de sa vie. Quelque deux mille de ses lettres conservées dans la bibliothèque Václav-Havel, avec des centaines, peut-être des milliers d'autres lettres ailleurs, documentent les constantes ainsi que l'évolution de sa pensée et de son style, du dialecticien *besserwisser* et suffisant de l'adolescence au douteur quasi systématique de la maturité.

La «sensibilité expansive<sup>1</sup>» de l'adolescent explique aussi le changement d'aspirations de Havel. S'il s'était vu naguère comme un futur savant et érudit, à présent c'était la poésie qui devenait sa muse. Ses codes lui permettaient d'exprimer des sentiments trop puissants ou trop dangereux à rendre en prose. La poésie correspondait aussi davantage au demi-monde bohème qui l'attirait de plus en plus.

La poésie tchèque moderne recelait quantité de traits séduisants. Les années 1920 et 1930 suscitèrent une efflorescence poétique sans précédent en Tchécoslovaquie, inspirée en partie par le modernisme dada et surréaliste ou d'autres mouvements internationaux, en partie par les œuvres des poètes tchèques du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Un grand nombre de ces poètes modernes – mais pas tous – militaient

---

1. Lettre à Jiří Paukert, sans date (1953), VHL ID 1514.



à gauche dans l'avant-guerre. Des douzaines de poètes et d'auteurs, Juifs ou pas, avaient été assassinés par les nazis durant le conflit; certains avaient quitté le pays avant ou après les combats. Deux poètes majeurs, František Halas et Konstantin Biebl, moururent peu après la prise de pouvoir communiste, écœurés par le monstre dont ils avaient favorisé l'avènement. Beaucoup, cependant, restaient là, tentant de s'accommoder de leur mieux de la forme de société qu'ils avaient voulu voir éclore.

Ceux qui n'ont connu que le dramaturge, l'essayiste et l'individu cérébral, ironique, aux émotions concises, seraient surpris d'apprendre qu'aux jours de l'adolescence il avait tendu vers une poésie riche, exubérante, fleurissant avec le pathos et l'emphase. Influencé peut-être par des poètes comme Vítězslav Nezval, qui avait délaissé son meilleur travail pour se faire sycophante de l'ère stalinienne, ou par Jiří Wolker, prématurément disparu, Vladimir Maïakovski, «le soldat du vers<sup>1</sup>», ou Walt Whitman, dont il admirait l'humanisme extatique, Havel, qui nous parle alors «de se fondre dans le pays, de se mêler chaudement à la chaîne des mains<sup>2</sup>», se fit enthousiaste comme jamais de l'utopie collective. «Un poème doit tonner sous la marche rythmée d'une bande de soldats égaux, qui partent mourir l'un pour l'autre<sup>3</sup>.» Mais c'était davantage le besoin d'appartenance, de s'inscrire dans un ensemble plus vaste, plus qu'une acceptation rationnelle de la doctrine marxiste, qui le poussa à écrire des vers dont rougirait un lecteur moins sensible. «Un individualisme exacerbé, le fait de se vautrer dans la "nuit", trop de subjectivité et d'intérêt pour ses propres problèmes internes, cela constitue la maladie de

---

1. Lettre à Jiří Paukert, 4 octobre 1953, VHL ID 1517.

2. Lettre à Jiří Paukert, sans date (août 1953), VHL ID 1658, p. 7.

3. *Ibid.*, p. 8.

l'art, car seul un malade ressent ses viscères<sup>1</sup>.» Ces lignes écrites par Havel en 1953 auraient fort bien pu être utilisées par la machine de propagande communiste trente ans plus tard, pour attaquer l'auteur des *Lettres à Olga*.

Sa certitude que pour être un vrai poète on devait rester fidèle à soi-même, «afin d'ouvrir les yeux de son cœur<sup>2</sup>», l'habita cependant toute sa vie et lui permit, même dès l'âge tendre, de faire le départ entre l'art et la propagande. C'était aussi une boussole fiable dans sa quête de modèles. Grâce, une fois encore, à l'entregent familial, il triompha de sa timidité pour demander – et obtenir – des audiences avec certains des grands personnages. La toute première visite qu'il fit concerna Jaroslav Seifert, poète lyrique à la transparence trompeuse, à la douce imagerie, depuis longtemps guéri de son inclination des années 1920 pour le communisme. Poète de tempérament et de profession, il prenait rarement la tête d'un combat contre l'injustice, la persécution et la barbarie culturelle, mais ne refusait jamais son concours dans semblable démarche quand on le sollicitait. Il remercia plus tard Havel de son admiration de jeunesse en devenant un de ses partisans résolu et le témoin moral de sa lutte. Lorsqu'il reçut finalement le prix Nobel de littérature en 1984 – étant le tout premier Tchéque ou Slovaque ainsi distingué –, la nomenklatura politico-littéraire officielle n'y accorda pas la moindre attention sous prétexte qu'il avait signé la Charte 77. Ses obsèques elles-mêmes, deux ans plus tard, furent vilement contrariées par la police secrète.

Havel fut encore plus impressionné par sa visite, la première, au grand mage de la poésie tchèque, Vladimír

---

1. Lettre à Jiří Paukert, 24 octobre 1953, VHL ID 1520, citée également par Kosatik, p. 46.

2. *Ibid.*

Holan. Poète associant des vertus prophétiques à l'imagerie surréaliste, mais aussi auteur d'une ode célébrant les soldats de l'Armée rouge ayant libéré Prague en mai 1945, il passait désormais son temps à ruminer dans son atelier de la Petite Ville ou à écrire de la poésie mystique; il recevait peu. Cette rencontre fit comprendre au jeune homme, pour la première fois, qu'une vie consacrée à l'art, et même que la vie tout simplement, pourrait n'être pas affaire de choix, mais de destin, ce qu'il décrirait plus tard, sous l'influence de Heidegger, comme l'«être-jeté».

Encore trop jeunes pour commander légalement de la bière, désireux de parler dans un endroit assez tranquille, les Trente-six découvrirent, pas très loin en aval de l'appartement Havel, le Café Slavia sur la Moldau, un grand établissement d'avant-guerre, comparable à tous égards à ses équivalents de Vienne et de Budapest, et l'un des foyers de la vie intellectuelle pragoise. Là, ils firent la connaissance, d'abord à distance respectable, d'un autre groupe d'intellectuels et de poètes plus âgés, qui débattaient et disputaient aussi ardemment que nos jeunes gens, mais dont les œuvres n'étaient jamais publiées, en partie parce qu'ils étaient censurés, en partie par la volonté des auteurs eux-mêmes. Bien qu'encore très jeunes, ils étaient les survivants d'un cercle d'avant-guerre de poètes en herbe dirigés par Halas, cercle dont le membre probablement le plus doué, Jiří Orten, avait péri dans un accident d'ambulance allemande avant de pouvoir être transféré à Terezín ou bien être tué dans les camps de la mort plus à l'est; ils étaient aussi les héritiers du Groupe 42 du temps de la guerre, qui continua de travailler et de publier dans la clandestinité ou sous pseudonymes. Le parrain du groupe était Václav Černý, érudit aussi brillant que susceptible, expert en littérature comparée, critique féroce, ostracisé par les communistes à cause de ses points de vue provocateurs s'ils

étaient socialistes<sup>1</sup>. Avec le temps, le rôle primordial revint à Jiří Kolář, poète d'origine et de sensibilité prolétariennes, qui finit par tant se méfier de l'ambiguïté et de l'abus des mots qu'il cessa tout à fait d'écrire et préféra s'exprimer par des collages et des artefacts, en profitant d'un rebond de créativité et de renom dans les années 1960, comme plus tard dans son exil parisien. Autre membre du groupe, Zdeněk Urbánek, traducteur de Shakespeare et de Joyce, qui, quoique plus âgé de dix-neuf ans, devint peut-être l'ami le plus proche et le mentor de Havel tout au long de sa vie. Ce groupe incarnait un Parnasse alternatif à l'institution littéraire officielle sise au quartier général du Syndicat des écrivains, à trois pas de là, dans la même rue. Après la séparation précoce des Trente-six, Havel s'installa à la table de ses aînés. «Le Slavia fut mon jardin d'enfants littéraire<sup>2</sup>.»

Tout aussi important, il fit la connaissance au café d'une jeune femme «de l'autre côté», qui désirait devenir actrice, du nom d'Olga Šplíchalová. Plus âgée de trois ans, elle repoussa les avances maladroitement du garçon de dix-sept ans, mais ce ne serait pas sa réponse ultime.

L'important réseau des Havel lui fit aussi connaître son premier critique et deux importants philosophes. Eduard Valenta, journaliste et auteur libéral, lut ses premières tentatives poétiques, l'encouragea et lui ouvrit son importante bibliothèque personnelle; le philosophe J. L. Fischer rendait parfois visite aux Havel: c'était un érudit humaniste apprécié, du centre gauche, qui, malgré ses efforts ardents pour embrasser la nouvelle situation et faute d'être jugé

---

1. Zdeněk Urbánek confirme le rôle fondateur de Černý, souvent attribué à Kolář. Lettre à V. Havel, 3 octobre 1970, VHL ID 6905.

2. «Une lettre du roman de Karel Trínkewitz *1472 marches*», 1985, in *Works 4*, p. 605.

assez extrémiste par les idéologues du parti, perdit vite sa position et son influence. Le deuxième penseur, Josef Šafařík, qui entra dans l'orbite de Havel *via* les Vavrečka, sa famille maternelle, était le contraire de Fischer, à bien des égards : c'était un philosophe moral autodidacte qui fuyait la notoriété : il passa l'essentiel de sa vie dans l'obscurité, empêchant délibérément l'actualité d'influencer sa pensée – à tel point qu'il déplorerait plus tard l'hégémonie de Havel sur la Charte 77 comme une échappatoire aux premiers devoirs du penseur. Sans doute fut-il, de ces deux hommes, celui qui influença Havel le plus profondément.

À l'été 1954, tous les Trente-six (une douzaine !) furent invités par les parents de Havel à passer une semaine à Havlov. Au milieu des jeux et des divertissements de l'été, l'un d'eux, le très religieux Jiří Paukert, qui prenait de plus en plus conscience de son homosexualité, s'éprit du frère de Václav, Ivan. Il en résulta une amitié durable entre Paukert et Mme Havel, Božena, qui éprouvait le besoin de protéger ce jeune homme, mais cela entraîna aussi un relâchement progressif des liens du groupe. Nul n'y risqua une condamnation de Paukert, mais sans doute comprirent-ils que des personnalités aussi diverses et affirmées ne pouvaient que suivre leur propre route. Cependant, l'amitié et la fidélité « inconditionnelles<sup>1</sup> » qu'ils éprouvaient les uns pour les autres perdurèrent toute leur vie. Havel continua de voir et d'écrire à Paukert<sup>2</sup>, qu'il tenait pour son « camarade littéraire<sup>3</sup> » le plus proche, ainsi qu'à Kopecký

---

1. Věra Linhartov, autre membre du groupe, dans un entretien avec Martin C. Putna, 29 mars 2010, archives VHL.

2. Paukert adopta plus tard le nom de Kuběna, celui de son compagnon, et il est mentionné sous ce nom dans les bibliographies. Les lettres de Havel sont toutefois adressées à Jiří Paukert.

3. Lettre à František Press du 1<sup>er</sup> septembre 1957, jamais envoyée, VHL ID 17628.

et à Viola Fischerová, tout en nouant une amitié profonde avec Josef Topol, nouvelle recrue de la section de Brno et futur collègue dramaturge. Une fois président, il remettrait certaines des distinctions les plus élevées aux membres du groupe, pour exprimer la reconnaissance, un peu tardive, que la nation leur devait, à eux et à leur travail.

En 1956, inspiré par les remarques de Jaroslav Seifert lors du Congrès annuel du Syndicat des écrivains tchécoslovaques, le jeune homme de vingt ans fit sa première incursion dans le monde de la littérature officielle, *via* un article iconoclaste, «Doutes sur le Programme<sup>1</sup>» dans la revue littéraire *Květen*, puis au cours d'un séminaire destiné aux jeunes écrivains à Dobříš, château du Syndicat des écrivains, condensé de luxe pour nomenclatura. Dans ces deux cadres, il plaida, comme Seifert avant lui, pour la réintégration des écrivains ostracisés, dont plusieurs hantaient le Slavia et faisaient partie du corps littéraire tchécoslovaque. Son plaidoyer n'eut aucun succès.

Mais ses activités de l'époque, au milieu des années 1950, n'étaient pas toutes de nature intellectuelle. Au grand déplaisir de sa mère, il se fit noctambule et se mit à fréquenter bars et boîtes avec des amis partageant ses goûts, comme le dandy des Trente-six, Vladimír Víšek, personnage louche plus tard connu sous le nom de plume de Theodore Wilden<sup>2</sup>. Il semble qu'il ait voulu jouer un rôle identique, arborant un chapeau de «jeune coq», une cravate bariolée à gros nœud, des souliers à bout pointu et relevé appelés «hongrois», des chaussettes rayées, un pantalon en tuyau de poêle, suffisamment court pour révéler

---

1. «Pochyby o programu» (Doutes sur le programme), in *Works 3*, p. 54-59.

2. Conversation avec Theodore Wilden, Londres, 18 juin 2012.

les chaussettes, et une veste échancrée<sup>1</sup>. On surnommait ces garçons les «zoots». Il prenait des leçons de danse, élément indispensable d'une éducation bourgeoise, pendant lesquelles il tentait de se lier avec des jeunes filles, avec peu de succès, au début.

Le travail ultérieur de notre auteur fut également tout à fait différent de ses premières tentatives au sein des Trente-six. Confronté aux talents supérieurs de certains camarades, il renonça peu à peu à l'ambition de devenir poète et rejeta ses tentatives philosophiques, les jugeant fourvoyées. Son milieu familial lui interdisait d'acquérir une éducation supérieure en art ou en philosophie, mais, grâce aux Trente-six et à ses propres goûts, Havel était désormais un membre à part entière de la classe intellectuelle pragoise et même de son monde secret, ombreux, non conformiste et bohème. Quoi qu'il fasse à l'avenir, il y resterait fidèle.

---

1. Conversation avec Ivan M. Havel, Londres, 20 août 2012.





## Le brave soldat Havel

*Nous gagnerons assurément cette guerre,  
je vous le répète, Messieurs!*

Jaroslav Hašek,  
*Le Brave Soldat Chvéïk*

À l'automne 1957, à l'âge de vingt et un ans, Havel écrivit un remarquable document de sept pages intitulé «Instructions pour les endeuillés<sup>1</sup>». Son contenu, tout à fait dépourvu d'élément dramatique, nous révèle un auteur extrêmement bien organisé et responsable, quoique un peu pédant, qualités qu'il conserverait toute sa vie. Ces instructions, en substance, sont une liste de prêts de livres: pour celui qui étudie Havel, elles offrent un bel aperçu sur ses goûts littéraires et sur son cercle de relations. Les auteurs, soigneusement soulignés par une ligne ondulée, comprennent les poètes Ivan Blatný, Vladimír Holan, le comte de Lautréamont, Anna Achmatova, Edgar Allan Poe, Charles Baudelaire, Richard Weiner et Jiří Orten; les romanciers Louis-Ferdinand Céline, Sinclair

---

1. «Pokyny pro pozůstalé», VHL ID 17725.

Lewis, Léon Tolstoï et Egon Hostovský. Au nombre des débiteurs figurent les Trente-six Viola Fischerová, Vladimír Višek, Jiří Paukert et Ivan Hartmann, les auteurs Jan Zábřana, Jiří Kolář et Jan Grossman, son condisciple de Poděbrady Miloš Forman, Olga Šplíchalová dont il avait finalement réussi à faire sa petite amie et quelqu'un du nom de Karl Marx. Avec le même soin, Havel recense ses propres obligations à l'égard des amis et des bibliothèques. La troisième partie, modestement intitulée « Mes œuvres », contient des instructions sur la répartition de son corpus littéraire, à ce stade encore gérable, poésies et essais manuscrits. Dans la quatrième partie, il demande à l'oncle Miloš d'envoyer depuis son exil munichois : 1) un pardessus descendant aux genoux, 2) un blue-jean (ou « caleçon texan » en tchèque) et 3) un atlas suisse des vedettes et metteurs en scène de cinéma. La cinquième partie demande aux endeuillés, apparemment sa famille, et notamment sa mère, qui exécuta soigneusement la plupart des instructions comme l'attestent ses notes manuscrites en marge, soit de vendre ses mocassins, soit de les faire réparer.

Ce sont ces deux dernières parties qui nous permettent de comprendre que notre protagoniste n'était ni gravement malade ni en train de songer au suicide. Le dernier paragraphe, qui prie la famille de « conserver sa tanière comme il l'a laissée durant deux ans de sommeil », vend la mèche. Ayant décroché son baccalauréat, il fit plusieurs tentatives pour s'inscrire à l'université en arts ou en littérature, mais échoua à chaque fois à cause de ses origines « bourgeoises ». La prestigieuse école de cinéma de l'Académie de Prague des arts de la scène, où ses camarades plus âgés de Poděbrady, Ivan Passer et Miloš Forman, étaient déjà entrés, était son premier choix, quoique le plus inaccessible en dépit des conseils et soutiens fournis de

l'intérieur par un jeune professeur en écriture de scénario du nom de Milan Kundera<sup>1</sup>.

Pas vraiment enchanté à l'idée d'un service militaire de deux ans, lequel s'approchait, Havel s'inscrivit, « mû par le désespoir<sup>2</sup> », à une formation sur l'économie du transport à l'École d'économie de Prague, où l'on « prenait n'importe qui<sup>3</sup> » et où, de fait, le jeune intellectuel sans goût pour l'économie ou les transports, fut bien accepté. Mais des sujets comme le « gravier n° 101<sup>4</sup> » l'ennuyaient à mourir, et quand sa tentative de passer du gravier à l'école de cinéma échoua comme prévu, il quitta sa formation et finit malgré tout sous les drapeaux.

Il ne se laissa pas faire. Quand son dossier pour l'école de cinéma et avec lui son sursis furent rejetés, il prétexta une « psychopathie dépressive » devant les recruteurs. Ces derniers ne furent nullement impressionnés par ce qui aurait constitué en d'autres circonstances un motif valide de réforme. Un commissaire politique de l'armée est réputé avoir déclaré que Havel ferait son service même s'il lui manquait une jambe<sup>5</sup>. Un mois plus tard, il le faisait.

Un matin, à la fin d'octobre 1957, un grand jeune homme du nom d'Andrej Krob partait lui aussi sous les drapeaux de la gare centrale de Prague. « Dans le train, j'étais devant une fenêtre et Václav, que je ne connaissais

---

1. In *Disturbing the Peace*, p. 28-29, Havel mentionne précisément ce concours de Kundera pour dissiper les « sottises » sur l'inimitié permanente entre les deux hommes du fait d'une dispute sur le « destin tchèque » en 1970. Malgré tout, la relation entre les deux auteurs tchèques les plus célèbres au monde resta difficile, pour des raisons qui ne sont pas toutes connues.

2. *Ibid.*, p. 29.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Lettre à Jiří Paukert, 18 septembre 1957, VHL ID 1610.

pas encore, se tenait devant la voisine, mais sous la sienne se trouvait cette fille remarquablement belle, [...] alors mes regards revinrent sur lui, sur cet ours en peluche joufflu, et je me dis que la vie était injuste<sup>1</sup>...»

Bien que les deux garçons ne se liassent qu'après avoir quitté le service, alors qu'ils étaient tous deux basés au même endroit dans le 15<sup>e</sup> régiment du génie, Krob n'aurait pu manquer de repérer Havel à cause de sa «tenue réglementaire immaculée<sup>2</sup>». Ils deviendraient – ainsi qu'Olga, la fille – des amis chers, des voisins et des collaborateurs.

Si Krob était plus ou moins résigné à ce qui l'attendait, Havel, lui, était malheureux. Homme d'habitudes, il déplorait plus que d'autres la perte soudaine de ses amis, de ses livres, de sa vie de café littéraire. «Je suis triste et malheureux», écrit-il à Paukert le jour de l'incorporation<sup>3</sup>. Pis, il se considérait comme un raté. Pour le comprendre, il faut se rappeler qu'il régnait chez lui une «atmosphère de reproches continuels», car on le tenait pour une «nullité<sup>4</sup>». Havel ne nous apprend pas qui était à l'origine de ces reproches, mais on peut présumer raisonnablement qu'ils ne venaient pas de son père. Malgré tout, il montrait également des signes de rébellion, d'optimisme et de résilience face à l'adversité, toutes qualités qui lui seraient fort utiles au cours des nombreuses épreuves qu'il connaîtrait. «On peut admettre que j'ai échoué en quelque sorte à un certain stade de ma vie, mais d'abord il n'est pas nécessaire de me le rappeler trente fois par jour et ensuite, je réfute que j'aie perdu ma vie. C'est ridicule<sup>5</sup>.»

---

1. Conversation avec Andrej Krob et Anna Freimannová, Prague, 21 octobre 2012.

2. *Ibid.*

3. Carte postale à Jiří Paukert, 1<sup>er</sup> novembre 1957, VHL ID 1614.

4. Lettre à Jiří Paukert, 25 septembre 1957, VHL ID 1611.

5. *Ibid.*

Se trouver sous les drapeaux dans les années 1950 n'était pas une promenade de santé pour qui que ce soit, *a fortiori* pour le fils d'un «ennemi de classe». Pourtant, notre jeune homme fut assez chanceux. Encore trois ans plus tôt, il aurait échoué dans les «Bataillons techniques auxiliaires» (PTP) spécialement formés pour les descendants de la «racaille capitaliste» et autres indésirables, dont les prêtres et les Roms, contraints à servir sans armes et soumis à toutes les humiliations possibles. En 1957, il fut incorporé dans de meilleures conditions, dans un régiment du génie, bien qu'il fût théoriquement destiné à figurer parmi les premières victimes au cours de l'apocalypse nucléaire attendue. Son autre coup de chance fut d'y faire la connaissance d'une âme sœur sous les traits du jeune Karel Brynda avec lequel il lança une troupe de comédiens amateurs au régiment.

Toutes les vies prennent plus de sens *a posteriori* que dans une projection anticipée. Certains des biographes de Havel ont vu dans ce goût du théâtre à l'armée un élément organique du processus de sa recherche créatrice. Mais l'intéressé a lui-même décliné cette interprétation en soutenant que ses raisons d'avoir créé une troupe à l'armée étaient beaucoup plus prosaïques. Il détestait le fastidieux et l'absurde des classes et tout particulièrement d'avoir à traîner partout un lourd bazooka. Il savait bien sûr que les activités culturelles, parrainées par l'armée, visaient d'abord à rehausser la conscience idéologique des conscrits et à les endurcir pour la bataille à venir, chose qu'il ne pouvait se féliciter de favoriser. Mais presque tout lui était bon pour échapper à l'ennui.

Aussi eut-il recours à une ruse tchèque classique, immortalisée dans *Le Brave Soldat Chvéik*, l'illustre roman satirique de la Première Guerre mondiale de l'humoriste Jaroslav Hašek. Dans le livre, le protagoniste triomphe de

toute la machine militaire des Habsbourg, échappe aux périls du front en exécutant chaque ordre et chaque corvée, fussent-ils les plus absurdes, avec tant d'enthousiasme et de dévotion qu'il est réformé pour folie par l'armée elle-même.

Havel et Brynda s'attelèrent avec le même enthousiasme et la même dévotion à mettre sur pied une pièce de l'éminent jeune auteur communiste, Pavel Kohout, *Nuits de septembre*. L'intrigue n'est pas sans évoquer un feuilleton télévisé. Un jeune officier respecté commet le péché de désertion, faute compréhensible si elle est impardonnable, pour rendre visite à sa femme enceinte à l'hôpital; il est dénoncé et accusé par un commissaire politique ambitieux, inflexible, mais il se voit épargné grâce à l'intervention opportune d'un commandant à la figure paternelle. Que le metteur en scène Havel se soit attribué le rôle de l'arriviste obtus et ambitieux est un bel indice de bouffonnerie. Il semble qu'il ait si bien joué l'odieux personnage que son véritable supérieur, incapable de faire la distinction entre *Dichtung* et *Wahrheit*, le punit en lui retirant l'honneur de porter le bazooka – une bénédiction inattendue.

Le succès ambigu de la pièce et du stratagème enhardit les deux artistes débutants: ils écriraient leur propre pièce. Bien que Havel n'aille jamais jusqu'à le dire explicitement, il semble qu'il ait pensé que si un artiste «reconnu» pouvait écrire une pièce de m... comme ça, il pourrait en faire autant. Quand ils eurent achevé *La Vie devant soi*<sup>1</sup>, on put se dire que le Brave Soldat Chvéik avait rencontré les Monty Python. Au cours d'une intrigue qui se veut mortellement sérieuse, un jeune soldat s'endort alors qu'il est de garde; pendant ce temps, un autre soldat se sert accidentellement de son arme pour abattre un intrus.

---

1. *Život před sebou*, 1958. Le texte s'est perdu, à notre connaissance.

Le soldat endormi est alors fêté et récompensé en héros. L'avenir s'annonce brillant, mais incapable de supporter qu'une action déshonorable lui ait profité, il avoue son manquement.

Certains voient dans cette construction inepte une expression théâtrale précoce du principe de «vivre dans la vérité<sup>1</sup>». Si c'était vrai, c'en serait le seul exemple univoque, dans toute la production de l'auteur: pour lui, la «vérité» se présente toujours sous des circonvolutions qui la rendent beaucoup plus complexe et ambiguë. Il paraît toutefois beaucoup plus probable que toute l'affaire ait été «un ridicule [...] petit tour de malice<sup>2</sup>». Havel la qualifia lui-même d'«à moitié collaborationniste<sup>3</sup>». La comparer à *La Fête en plein air* ou à *Mémorandum*, y chercher des thématiques communes et une «lutte pour l'identité<sup>4</sup>» est tiré par les cheveux.

Cet épisode chvéïkien ne pouvait qu'avoir une fin farcesque. La pièce, fondée sur la vie «authentique» des soldats, écrite par des soldats «authentiques», remporta un modeste succès dans la «Compétition de créativité de la jeunesse militaire» annuelle et se fraya un chemin jusqu'à l'épreuve finale de Mariánské Lázně avant qu'on s'aperçoive de l'origine suspecte des deux auteurs et qu'on soupçonne une farce.

L'intrigue de la pièce se répéta alors dans les sanctions disciplinaires qui suivirent. L'armée ne pouvait se contenter de voir, dans une pièce traitant d'un endormissement pendant une garde, un travestissement dû à deux

---

1. Voir par exemple Rocamora (2004), p. 23.

2. Karel Brynda, cité in Keane (1999), p. 145.

3. Lettre à Jiří Paukert, datée du 17 mars 1958 selon la bibliothèque Havel. D'après le contenu de la lettre («219 jours avant la quille»), on devait être en 1959.

4. Keane (2004), p.147-148.

bons à rien nuisibles et hostiles, car cela serait revenu à ce qu'elle s'accuse elle-même, en effet, de s'être endormie pendant sa garde. Elle sauva la face en soulignant l'in vraisemblance –, car enfin, il était impensable qu'un bon soldat socialiste comme le protagoniste s'endorme à son poste pendant une garde! La pièce fut condamnée comme «antimilitariste» sans qu'une punition plus sévère s'ensuive. Havel et Brynda avaient pris beaucoup de plaisir à séjourner une semaine dans la villégiature à la mode de Mariánské Lázně à zyeuter les filles.

Peu de gens ont noté, à l'époque ou depuis, l'ironie contenue dans le titre de la pièce: l'intrus, le *deus ex machina* qui met la catastrophe en branle malgré lui, gît mort sur le sol. Il n'a pas de vie devant lui.

Comme l'impliquent ses «Instructions pour les endeuilés», le but et le rêve du jeune homme restaient de suivre les traces de son oncle et de se faire un nom dans le monde du cinéma. Peut-être pour épaissir son dossier avant la prochaine session d'examens de l'école de cinéma, il écrivit, en collaboration avec Brynda cette fois encore, un scénario de long-métrage – du moins aux yeux de l'Académie du film américain, même si la Guilde des acteurs de cinéma le jugerait un peu trop court, d'après ses propres critères. À la différence de *La Vie devant soi*, *Oh l'armée*<sup>1</sup> n'est pas une farce, mais une histoire d'amour conventionnelle concernant un conscrit qui, ignorant que son amie est poursuivie par un vieux beau à la maison, commence lui-même à conter fleurette à une jeune étudiante naïve dans la ville de garnison. La morale de l'histoire, s'il y en a, est que ce qui est bon pour l'un est aussi bon pour l'une, bien que le garçon, soumis aux servitudes du service militaire, soit jugé sur des critères nettement

---

1. *Ta vojna*, scénario, 1958, VHL ID 17627.



moins sévères, indice de la conception quelque peu biaisée qu'avait l'auteur de l'égalité des sexes.

Le scénario nous éclaire aussi sur l'attachement croissant de Havel pour Olga et sur son inquiétude, au cours de leur séparation bisannuelle. On n'a conservé aucune de leurs missives réciproques à tous deux, mais il est vrai qu'elle ne fut jamais une grande épistolière. Quant à la mère de Václav, qui archivait scrupuleusement toute sa correspondance, mais n'aimait guère sa petite amie, elle n'aurait peut-être pas fait preuve de la même piété pour ce qu'avait écrit «cette fille». Passant le maximum de temps possible avec Olga lors de ses permissions, il a mentionné les «vagues de dissension» que cela suscitait chez sa mère<sup>1</sup>. L'attachement que lui vouaient les deux femmes était toutefois joliment illustré par la trêve temporaire qu'elles déclaraient pour aller le voir de concert le dimanche.

Outre son intérêt pour le cinéma, Havel se mit à lire des pièces: à Edgar Lee Masters, Edgar Allan Poe et Lautréamont succédèrent Arthur Miller, Eugène Ionesco et Samuel Beckett. Conscient que les communistes voyaient dans le cinéma une entreprise stratégique – au même titre que la poste, le réseau énergétique et les chemins de fer – du fait de son grand nombre de spectateurs, et désespérant d'être jamais accepté à l'école de cinéma, il changea son fusil d'épaule pour la faculté de théâtre. Il conçut son assaut sur cette forteresse des muses avec toute l'intelligence et le souci du détail d'un stratège militaire. Il se présenta à la commission d'examen en grande tenue, mais se vit demander par un professeur pourquoi il n'arborait pas l'insigne du soldat exemplaire. Il essaya ensuite d'impressionner ses examinateurs en tentant de démontrer

---

1. Lettre à Jiří Paukert, 21 décembre 1958, VHL ID 1623.

les quatre lois de la dialectique marxiste dans une pièce de l'auteur turc Nazim Hikmet, lequel en aurait sûrement été très étonné, et fut ravi que son canular semble opérer sur certains des camarades les plus endurcis de la commission. Mais en dépit de ses bonnes notes aux épreuves, auxquelles l'avaient préparé Jan Grossman, critique littéraire et dramatique respecté, ancien élève de Václav Černý, et Milan Kundera, malgré les efforts frénétiques de ses parents, qui adressèrent même une requête en sa faveur au bureau présidentiel, il échoua encore. Il quitta le service militaire comme il y était entré, nullité sans éducation ni perspectives que n'attendaient à la maison que les vagues du ressentiment. Olga, qui n'avait mis en œuvre aucun des sombres pressentiments d'*Oh l'armée* et lui était restée fidèle tout au long jusqu'à son retour, était la seule lueur dans la nuit.

## Olga

*Le Temps les a transfigurés en  
Mensonge. La fidélité de pierre  
Qu'ils entendaient à peine est devenue  
Leur ultime blason, pour affirmer  
Presque notre presque instinct:  
Ce qui restera de nous c'est l'amour.*

Philip Larkin, *The Arundel Tomb*

Václav Havel n'avait pas encore dix-sept ans quand il rencontra la femme de sa vie. Il tomberait plus tard amoureux de Dagmar Veškrnová qu'il épouserait après la mort d'Olga, il aurait au moins deux passions entre-temps, il serait poursuivi par et poursuivrait d'autres femmes, mais elle fut sa «seule certitude<sup>1</sup>», sa compagne, sa conscience, sa première lectrice, son défenseur le plus déterminé et sa plus féroce critique durant un demi-siècle. Leur relation, qui survécut à l'animosité de sa mère, aux difficultés, aux crises, aux infidélités, à la persécution et à la prison, finit par échapper aux catégories ordinaires en formant une

---

1. *Disturbing the Peace*, p. 155.

catégorie à elle seule. L'influence qu'ils exercèrent l'un sur l'autre fut si globale qu'on peut vraiment supposer qu'il n'aurait pas eu le même devenir sans elle. Mais il faut croire que l'obstination avec laquelle le jeune poète la poursuivait malgré leur différence d'âge (elle avait trois ans de plus que lui), des milieux sociaux antagonistes (elle venait de Žižkov, quartier populaire de Prague, hanté non pas tant par la pauvreté que par une solide fierté prolétarienne), malgré encore de longues séparations, révèle qu'au fond de lui il savait combien elle lui serait indispensable.

Ils se croisèrent pour la première fois au Café Slavia. L'occasion fut prosaïque. Au travail, Havel s'était lié à une camarade laborantine comme lui, Zdena Tichá: il éprouvait une sorte de béguin, bien traduit par les poèmes qu'elle suscita à l'époque. Elle-même était indécise à son sujet: si elle ne devint pas son amie intime, elle lui fit connaître au Slavia deux de ses amies suivant le même cours d'art dramatique. L'une des deux était Olga Šplíchalová<sup>1</sup>.

Bien qu'elle l'ait séduit aussitôt, la réciproque n'était pas vraie. Il était immature, mal dans sa peau, plutôt enveillé et elle avait déjà un galant, un aspirant comédien sérieux, qui étudiait à l'Académie des arts de la scène de Prague. Mais il persévéra, et trois ans plus tard ils ne formaient qu'un. Il semble qu'elle ait été sa première femme. Elle lui déclara qu'il s'apercevrait qu'elle n'était pas facile à vivre, mais c'est elle qui se rendit compte qu'il l'était encore moins<sup>2</sup>.

---

1. Anna Freimannová, «Un entretien avec Zdena Pospchalová», in *Síla věčnosti Olgy Havlové (La Puissance concrète d'Olga Havel)*, Prague, bibliothèque Václav-Havel, 2013, p. 60.

2. «Žádná harlekýnka» (Pas un roman à l'eau de rose), entretien avec Olga Havel in Paul Wilson, *Bohemian Rhapsodies*, Prague, 2011, p. 143.

Que lui trouvait-il? Elle n'était pas son égale, intellectuellement; l'érudition qu'elle acquit, elle la lui devrait pour l'essentiel. Elle n'avait pas beaucoup de relations et ne pouvait lui présenter de nombreuses personnes intéressantes ni de célèbres artistes. Elle avait un beau visage expressif, un joli sourire, une chevelure brune drue, un peu rebelle, mais on ne l'aurait pas jugée aguichante d'après les critères de l'époque. Elle avait perdu deux doigts de la main droite suite à un accident du travail et portait souvent des gants pour le cacher. Elle ne fleurait ni ne médissait; elle ne jouait pas la comédie pour en imposer.

Mais elle était d'une rectitude absolue et livrait son opinion sans fard si on la lui demandait – et parfois même quand on ne la lui demandait pas. Qui la rencontrait pour la première fois pouvait être choqué par ce côté à l'emporte-pièce. À la réflexion, on comprenait qu'il n'y avait là pas d'agressivité, pas de tentative de s'élever en rabaissant les autres, rien qu'un côté concret, rarement vu avec une telle cohérence et une telle intensité. Plus remarquable encore, ses jugements et ses instincts, surtout au sujet d'autrui, se vérifiaient la plupart du temps. Sans doute fut-ce cette grave honnêteté et ce mépris des conventions qui attirèrent Havel. Sur le chemin de la rébellion, il lui fallait quelqu'un de dégourdi, pas une débutante.

Que lui trouva-t-elle? Compte tenu de son âge, de son physique chétif, de ses «r» roulés, il n'arborait guère les caractéristiques conventionnelles d'un amoureux désirable. Si beaucoup de gens la trouvaient frappante, rares étaient ceux qui eussent utilisé ce mot pour Václav. Sa faim intellectuelle et son savoir devaient l'avoir beaucoup impressionnée, mais étaient-ce les qualités qui en eussent fait une escorte fiable dans les misérables rues de Žižkov? Ils avaient toutefois un point commun: ils n'avaient, l'un et l'autre, rien de léger ni de superficiel. Tout comme Olga,

quoique de façon très différente, plus douce et plus polie, il exprimait déjà, à l'âge de dix-neuf ans, avec conviction et gravité, ce qu'il croyait. À quoi s'ajoutaient une ferme espérance idéaliste, une sorte de simplicité frisant la naïveté, quelque chose de quasi puéril et de très vulnérable, comme la conviction que le bien pouvait sortir d'une usine. Olga pouvait le comprendre; dès son jeune âge, elle avait dû prendre soin des plus jeunes dans sa nombreuse fratrie et s'y était consacrée avec l'instinct et le soin naturels d'une mère aimante, quoique terre à terre. Elle eut vite fait de percevoir le côté fragile, désarmé de ce jeune homme, son désir vorace d'être aimé. S'il en avait fait son élève sur le plan intellectuel, elle en fit son protégé. L'observation souvent faite par ses amis qu'elle «se tenait près de lui, plus en mère qu'en épouse<sup>1</sup>» pourrait très facilement se prêter à de la psychologie de comptoir, mais Havel n'avait aucune intention de reproduire la relation qu'il avait avec sa mère. Il est vrai qu'ayant grandi avec l'étreinte ferme et aimante d'une mère dominatrice, il lui fallait pouvoir se tourner vers une femme énergique pour solliciter ses conseils; il fallait aussi pouvoir continuer à craindre cette femme<sup>2</sup>. Il cherchait parallèlement l'attention entière, la fidélité totale que sa mère accordait à Ivan, mais qu'elle ne pouvait lui donner. En un sens, il recherchait la mère qu'il n'avait jamais eue.

Enfin, ils étaient tous deux des parias, et elle l'avait davantage choisi que lui. Il n'y avait presque rien, dans la réalité sociale les entourant, qu'ils puissent trouver attirant ou digne d'intérêt. «L'expérience fondamentale de ma génération est [...] d'avoir vécu jusqu'au bout la mise en œuvre de l'idée communiste du socialisme et [...] d'en

---

1. Conversation avec Andrej Krob, 21 octobre 2012.

2. *Disturbing the Peace*, p. 156.

avoir tiré une conclusion malheureusement essentiellement négative<sup>1</sup>.» Leur sens hautement développé de la vérité et de l'honnêteté ne pouvait que frémir devant la cruauté, les prétentions et l'hypocrisie de l'orthodoxie dominante. Bien qu'Olga, du fait de ses origines prolétariennes, ne risquât pas de se heurter aux mêmes obstacles sur la route de l'enseignement supérieur, elle décida de ne pas prendre ce chemin : elle comprit que ç'aurait été tout à fait incompatible avec le type d'éducation reçue autour des tables du Slavia. Dans leur isolement méfiant, ils apprirent à s'accrocher l'un à l'autre, à se fier l'un à l'autre, à s'en remettre totalement l'un à l'autre, sans réserve.

Le cercle amical, grandissant autour de Havel, à partir des Trente-six et de la table du Slavia, apprit à accepter Olga et à l'aimer. Bien qu'elle ne contribuât guère à l'éclat intellectuel de la conversation, elle était si concrète, si solidement enracinée qu'au lieu de se croire supérieurs à elle tous la redoutaient un peu, et craignaient d'être ramenés à la mesure, ou pis, de se voir dénoncés comme imposteurs.

Olga fut également assez bien accueillie par le père de Václav. C'était un homme simple, un peu embarrassé par son important statut social de naguère, même s'il n'en avait pas une vraie honte comme son fils : il appréciait plutôt la jeune femme et respectait, en tout cas, le choix de son fils. Sa femme, en revanche, était loin d'être aussi ravie. Campagnarde arrivée dans la grande ville, elle ressentait peut-être davantage le besoin de s'attacher à sa situation comme une forme de sécurité. Ou peut-être était-elle un peu snob. Elle critiquait la simplicité d'Olga, ses manières sans affectation, sa famille, son accent ouvrier, son manque d'éducation. Elle avait une jeune fille de la « bonne société » en vue pour son fils, telle la sympathique

---

1. Lettre à Jiří Paukert, timbrée du 28 août 1958, VHL ID 1622.

Jana, fille du philosophe Jan Patočka, qui rendait parfois visite aux Havel et en était respectée<sup>1</sup>. Certaines des références indirectes de Václav laissent toutefois supposer que sa mère voyait dans la jeune femme une aventurière calculatrice, qui comptait bien tirer parti de la prodigalité de son fils après en avoir fait un homme à succès: il n'y avait pas là de quoi la condamner, même si c'était vrai<sup>2</sup>.

Assurément, elle voulait voir son fils heureux et pourrait même s'être inquiétée qu'il n'ait pas de petite amie régulière, surtout après avoir vu Jiří Paukert s'éprendre à la folie de son cadet Ivan, quand même cette passion était unilatérale. Le spectre de l'oncle Miloš devait rôder. Olga eût-elle cherché un tant soit peu à flatter cette formidable maîtresse de maison, à solliciter sa faveur et ses conseils, tout eût pu s'arranger. Mais ç'aurait été lui demander l'impossible, même si elle fit vraiment de son mieux pour ne pas provoquer son aînée. Ce n'était pas toujours facile: désormais, le couple passait l'essentiel de son temps dans la «tanière» de Václav, au sein de l'appartement familial. C'était une situation classique, celle du combat entre deux femmes fortes autour du même homme, l'une sa mère, l'autre son amoureuse.

Mais, dès le départ, la lutte était inégale. Havel respectait et faisait plus que craindre sa mère, mais il recelait aussi une puissante veine d'indépendance qui l'incitait à se rebeller contre son autorité. Olga incarnait la rébellion absolue. Et s'il redoutait de décevoir sa mère, il redoutait plus encore de décevoir Olga. Surtout, il redoutait de se décevoir lui-même. Dans son esprit, épouser son amie était une question de «dignité humaine fondamentale et

---

1. Conversation avec Ivan Havel, 20 août 2012.

2. Lettre à Václav Maria Havel, 14 juillet 1964, in *The Power of Matter-of-factness of Olga Havel*, p. 12.



de confiance en soi, que je n'avais jamais eue<sup>1</sup>». Lorsqu'ils se marièrent civilement, à son initiative, le 9 juillet 1964, il décida de ne pas en informer ses parents. Il n'annonça la nouvelle, dans une lettre à son père, que lorsqu'il fut suffisamment loin, passant sa lune de miel dans un petit hôtel près de Karlovy Vary, cinq jours plus tard. Il semble qu'il ait laissé à son père et à son frère le soin de communiquer la nouvelle à sa mère.

Dans sa lettre à son père, remarquablement différente de la fameuse missive de Kafka au sien par son absence totale d'amertume et d'acrimonie, Havel résume – plus à son intention personnelle, semble-t-il, et à celle de sa mère, qu'à celle du destinataire – ses raisons pour ce mariage et ses sentiments pour Olga après huit ans de vie partagée. Davantage qu'une défense passionnée de l'aimée, cette épître se lit comme une sobre analyse des coûts et des avantages, mais témoigne aussi d'un engagement sérieux et responsable. L'essentiel est un simple énoncé factuel: «Nous nous comprenons et sommes bien ensemble<sup>2</sup>.» Sans les développer, Havel confesse des toquades et des infidélités passagères, lesquelles «au lieu de m'éloigner d'Olga, m'y ramènent toujours, en me faisant comprendre sans cesse combien ces affaires de “fesse” sont insignifiantes et accessoires, en comparaison d'une entente véritable et durable [...]»<sup>3</sup>. Olga, il l'admet, «n'est pas et ne sera jamais professeur à Harvard [*sic*]»<sup>4</sup>. Ce qu'elle a apporté dans la relation est «un élément de sentiment pur, immédiat et sain pour la vie et les valeurs créatives; un élément d'intelligence naturelle primaire et presque inconfortable

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

à force d'ouverture naturelle pour évaluer toutes les proportions du monde qui nous entoure<sup>1</sup>».

Ici comme ailleurs, s'agissant des questions touchant à l'autre sexe, on nous permettra de n'être pas convaincu par l'habillage intellectuel du comportement de Havel. Celui-ci reste celui d'un homme de sa génération et de ses origines géographiques, qui définit les termes de sa relation sans tenir compte des vues ou sentiments de l'autre partie. Il est plus que probable que sa femme, bien qu'elle eût accepté les conditions de leur relation, eût préféré un engagement sentimental plus profond et exclusif de sa part. En même temps, nous ne saurions le condamner et voir en lui un phalocrate de plus : ce serait de la morale de comptoir. La meilleure preuve nous est donnée par le devenir de leur relation, laquelle restait solide au bout d'un demi-siècle, titre dont assez peu de gens peuvent se prévaloir.

Les couples heureux sont tous pareils : former une paire n'est-il pas leur caractéristique première ? Deux êtres peuvent s'aimer passionnément, chacun à sa façon, sans jamais former un couple, ce qui a souvent des conséquences catastrophiques. Les Havel formaient bien une paire, quelles qu'en fussent les particularités et les déficiences à certains égards. Cette « parité », qui se caractérisait assez souvent par une dispute poursuivie devant autrui, revêtait un air de contentement muet et partagé quand ils étaient seuls, chacun lisant son livre ou faisant telle corvée singulière, apparemment inconscient de la présence de l'autre. Le silence n'était rompu que si une stimulation extérieure venait perturber l'équilibre. « Olga », l'implorait-il, sitôt qu'une tâche se révélait dépasser les limites de sa dextérité ou s'il avait égaré tel objet. « Vašku », lui répondait-elle en écho, sitôt qu'elle tombait sur une nouvelle exagération

---

1. *Ibid.*, p. 13.

du journal communiste ou remarquait la présence d'un nouveau James Bond présomptif. Elle devenait son cerbère lorsqu'il se retirait dans son atelier du jardin de Hrádeček pour écrire, en évinçant tous les intrus; elle était sa première lectrice le lendemain tandis qu'il fumait cigarette sur cigarette en attendant nerveusement son approbation. Bien des couples sont brisés par l'adversité, d'autres par le succès: dans leur cas, les deux conjonctures constituaient une raison supplémentaire de resserrer leurs liens en montrant un front impénétrable. En même temps, indépendamment de la solidité de ces liens, elle restait aussi indépendante que lui, et même plus. Durant son incarcération, Olga devint ses yeux et ses oreilles fidèles, gérant et intercédant pour lui, mais elle refusait de jouer la veuve éplorée et trouvait de quoi remplir sa vie, quoi faire et qui voir. De même, elle sut jouer son rôle au côté de son mari lors des cérémonies officielles, des réceptions et des voyages à l'étranger quand il devint président, mais elle refusa d'en faire un métier à plein temps et de passer sa journée dans des obligations mondaines, chose aussi tentante à ses yeux qu'une cage pour un loup! Et quand elle tomba malade, elle ne fit pas étalage de sa peine et de ses souffrances devant la nation, mais mourut dans l'intimité, comme elle avait vécu, en suscitant paradoxalement la plus grande manifestation de deuil public depuis 1969 et l'immolation de l'étudiant Jan Palach pour protester contre l'occupation soviétique de la Tchécoslovaquie. Olga était un roc, et son mari devait en être conscient quand il écrivit à son père.



## L'apprenti

*Regardez chaque sortie comme une entrée vers ailleurs.*

Tom Stoppard,  
*Rosencrantz et Guildenstern sont morts*

À l'automne 1959, à son retour de l'armée – Havel laisserait encore cinq ans passer avant d'épouser Olga –, il se sentait heureux de vivre. S'il n'avait aucun avenir garanti, il n'en était pas moins en meilleure posture que plusieurs de ses contemporains. Il avait un but dans la vie, une amie fidèle, un logis et une source fiable de soutien parmi les siens qui, s'ils n'étaient plus riches, étaient en mesure de puiser dans leurs réserves. Ce qu'il lui fallait, c'était un emploi. Puisque l'industrie du cinéma ne pouvait l'accueillir, le théâtre semblait être la deuxième meilleure solution. Aidé par son père, il obtint un travail de machiniste à l'ABC, théâtre de répertoire dont la troupe respectable pâlisait à côté de l'imposant Jan Werich, l'une des vedettes de la scène culturelle tchèque d'avant-guerre.

Qu'il se retrouve là était assez logique, car Werich symbolisait le point de vue de la famille Havel : une perspective éclairée, de centre gauche, sur le monde, radicalement

opposée aux tendances xénophobes et autoritaires qui avaient prévalu en Europe avant la guerre; une sensibilité aux influences extérieures de l'avant-garde moderne, en particulier le cabaret politique allemand, la revue musicale parisienne, le monde du jazz et du swing venu d'outre-Atlantique. Avec son partenaire, le comédien Jiří (plus tard George) Voskovec et le compositeur Jaroslav Ježek, Werich avait formé le Théâtre libéré en 1925: il s'agissait d'un cabaret musical de premier ordre, avec certains des meilleurs acteurs, chanteurs, musiciens et danseurs de l'époque. Après s'être exilés aux États-Unis pendant la guerre, où ils continuèrent d'exercer une influence sur l'auditoire tchèque grâce à la «voix de la Tchécoslovaquie libre» sur Voice of America, ils rentrèrent pour découvrir que l'espace laissé à la satire politique allait s'amenuisant rapidement. Voskovec repartit en 1948, cette fois pour de bon, afin de commencer une nouvelle carrière distinguée dans le cinéma et le théâtre américains<sup>1</sup>, tandis que son partenaire restait au pays. Quand Havel arriva au théâtre, Werich, quoique toujours adoré du public, commençait de n'être plus que l'ombre de sa gloire d'autrefois.

Travailler avec lui permit toutefois au jeune homme de se pénétrer des usages du théâtre tchèque moderniste d'avant-guerre; par ailleurs, grâce à sa collaboration à une production dans un autre des théâtres municipaux de Prague, il acquit le goût du grand théâtre classique fondé sur les meilleures traditions du drame européen. Alfréd Radok, à son apogée quand Havel le connut en 1960, mettait alors en scène *Le Jardin d'automne* de Lillian Hellman, *Le Mariage de Gogol* et *Le Feu de l'amour et de la mort* de Rolland. Havel fut son assistant pour l'adaptation

---

1. Il fut par exemple le remarquable juré immigré dans le film de Sidney Lumet, *Douze hommes en colère*.

de l'histoire de Tchekhov, *L'Allumette suédoise*, et noua ainsi une amitié durable avec le metteur en scène tout en se prenant d'une grande passion pour l'auteur russe.

Comme le note Havel à plusieurs reprises dans son analyse du travail du metteur en scène<sup>1</sup>, Radok était l'équivalent tchèque le plus proche de Constantin Stanislavski et de sa méthode: il développait ses mises en scène par un dialogue constant et souvent tendu avec ses acteurs afin de les débarrasser de leurs maniérismes professionnels et de libérer leurs êtres intimes et naturels.

Bien que le type personnel de théâtre «absurde» développé par Havel débouchât sur un style assez différent, s'agissant de la mise en scène stylistique, il resta fidèle à cette idée du théâtre comme forme irréductible de la vie même et non pas simplement son imitation ou son reflet. Il garda aussi une affection profonde à Radok, la figure paternelle la plus paternelle qu'il ait trouvée dans le monde de la littérature et du théâtre. Leur relation est bien documentée par leur correspondance des années 1970 quand Radok, dont la carrière en Tchécoslovaquie communiste avait alterné une série de triomphes et de relégations suivies de rappels, eut émigré en Suède avec les siens.

Si Werich et Radok furent ses guides dans sa découverte du théâtre, les ambitions de Havel ne se cantonnaient pas à l'observation des metteurs en scène. Le fonctionnement d'un théâtre institutionnel accueillant des vedettes n'était guère propice à l'avancement de sa carrière. Malgré tout, l'ABC et le travail mené avec Radok constitua un pivot dans la vie de notre jeune homme qui y contracta le virus

---

1. «Quelques notes sur *L'Allumette suédoise*» (1962), revu sous le titre «Le travail de Radok avec les acteurs» (1963), tous deux in *Works 3*, p. 416-461 et 571-588.

du théâtre, un virus féroce. Il y comprit que le «théâtre n'a pas à être seulement une usine pour la production de pièces ou, si l'on veut, la somme mécanique de ses pièces, metteurs en scène, acteurs, caissières, salles et auditoires; ce doit être davantage: une cible spirituelle et intellectuelle vivante, le lieu d'une prise de conscience sociale, une focale où se rejoignent toutes les lignes de force de l'époque, un sismographe des temps, un espace, une zone de liberté, l'instrument de la libération humaine<sup>1</sup>». Quand Werich s'en alla à la fin de la première saison de Havel, le big band du théâtre joua, en son honneur et en celui de son ancien partenaire, une chanson intitulée «Werich est un con et Voskovec un vieux fou<sup>2</sup>». Une époque avait pris fin et il était temps pour Havel de chercher à travailler ailleurs dans le monde du théâtre.

Heureusement pour lui, une nouvelle époque était en train de naître à quelques rues de là. Ce n'était pas la dernière fois de sa vie que l'inspiration lui viendrait, non du théâtre ou de la littérature, mais plutôt de la musique, ou plus précisément du rock'n'roll. Avec ses *backbeats*<sup>3</sup> subversifs, ses paroles ambiguës, ses déhanchements scandaleux, ses tenues de scène luisantes, le rock ne pouvait guère espérer un accueil chaleureux quand il pénétra, assez tard, en Tchécoslovaquie. Cette musique n'était pas seulement opposée à l'élite – c'était déjà assez grave – mais elle était américaine, ce qui était pire. (Que son aspect anti-élitiste puisse légèrement atténuer son origine américaine était une considération trop subtile pour les commissaires culturels.)

---

1. *Disturbing the Peace*, p. 40.

2. Richard Erml et Jan Kerbr, «A wonderful time of my life», un entretien avec Václav Havel, *Divadelní noviny*, n° 1-2, 2004.

3. Syncopes (NdT).



Prévoyant les difficultés, un orchestre de rock'n'roll encore novice, l'Akord Club, installé dans un club du centre du nom de Reduta (où Havel «jouerait» des percussions, si l'on peut dire, pour accompagner le saxophone de Bill Clinton plus de trente ans plus tard), décida d'enrober sa contrebande musicale dans de simples parodies et monologues, et d'en faire une sorte de théâtre musical. La ruse fonctionna grâce à deux hommes très talentueux, Ivan Vyskočil, psychologue hospitalier qui écrivit, ou plutôt improvisa, la plupart des intermèdes théâtraux, et un illustrateur, Jiří Suchý, qui inventa des couplets tchèques originaux, drôles et poétiques, sur nombre de mélodies américaines. Arrosée par un succès euphorique sans précédent, cette minuscule graine engendra des douzaines de «petits» théâtres qui, parallèlement à une efflorescence analogue en littérature, en art et en cinéma, allaient totalement modifier le paysage culturel tchécoslovaque dans les années 1960.

Comme toujours pour les big band, la durée de vie de ces nouvelles constellations fut très brève ; elles n'arrêtaient pas d'évoluer, de muer, de se multiplier. Le Reduta eut deux retombées majeures qui engendrèrent à leur tour plusieurs autres numéros. Jiří Suchý finit par se limiter à la musique et à la poésie et, avec son nouveau partenaire, l'avocat-peintre-compositeur Jiří Šlitr, il créa le duo légendaire du théâtre Sémaphore, adoré de tous les jeunes, hommes et femmes, des années 1960. En passant, il assista brièvement au lancement d'un autre projet théâtral.

À cent mètres du quai Smetana si animé, on trouve en ville une minuscule enclave irrégulière de tranquillité, la place Anenské, qui emprunte son nom au cloître Sainte-Anne, lequel occupait jadis la partie orientale du complexe ecclésiastique. C'est là, en 1958, alors que Václav Havel languissait dans son régiment du génie, qu'un groupe d'artistes, sous la conduite de Suchý et de Vyskočil, réussit

à enfourner un tout petit théâtre dans une maison sise du côté ouest de la place, qu'il baptisa «Théâtre sur la balustrade». Quand le premier s'en fut allé fonder peu après le Sémaphore pour acquérir célébrité et statut de vedette, le Balustrade, dirigée par le second, se lança dans des expériences d'avant-garde. Mais les lignes de séparation restaient vagues, du moins au début, et il y eut abondance de pollinisation croisée.

Havel le machiniste, frappé par l'éclair du miracle théâtral à l'ABC, fut fasciné par cette invasion des barbares. Ne voyant encore aucune manière de faire semblable théâtre lui-même, il se mit, «avec toute l'arrogance de la jeunesse<sup>1</sup>», à écrire sur le théâtre, en donnant plusieurs articles sur Werich et Horniček, sur le phénomène des «petits» théâtres et autres sujets, à des revues culturelles et professionnelles, et se fit un petit nom de critique perspicace et sensible. Il se lança aussi dans une carrière de dramaturge, en commençant par un «acte unique à la Ionesco»: *Une soirée en famille* (1960), comédie noire sur une grand-mère jouant au solitaire, un mari inepte et sa femme échangeant des propos décousus, un couple d'enfants, garçon et fille, matérialistes, et un canari, mort dès le début de la pièce mais que personne ne se soucie d'enterrer ou de jeter. Le thème émergent des personnages dépersonnalisés cher à Havel est mis en relief à la fin de la pièce quand les machinistes, les seuls caractères constructifs de l'œuvre, viennent vider la scène de ses décors – la famille endormie, le canari mort et le reste – et qu'ils saluent l'auditoire<sup>2</sup>. Il reprit sa première

---

1. Richard Erml et Jan Kerbr, *op. cit.*

2. Cette pièce, dont l'intérêt est surtout historique, a été publiée in *Works 2* (1999), p. 7-35, et ne fut montée qu'en 2000 au théâtre Na Vinohradech.

ébauche de *Mémorandum*, pièce sur l'absurde consacrée à une langue artificielle, le *ptydepe*, dont l'idée lui avait été donnée par son frère Ivan, futur étudiant en cybernétique à l'Institut de technologie de Prague. De fait, pour rompre l'ennui de son propre service militaire au fin fond de la Slovaquie orientale, Ivan avait écrit tout une pièce dans cette langue, où Václav puisa des termes et certains noms de personnages pour les premières ébauches de sa propre pièce<sup>1</sup>. Quand l'une des revues auxquelles Havel collaborait l'invita à un congrès avec les représentants des petits théâtres, Vyskočil se prit d'affection pour ce jeune admirateur enthousiaste et lui proposa un poste au Balustrade après avoir lu le manuscrit d'*Une soirée en famille*. Bien que l'intellectuel bourgeois, par ailleurs inemployable, ne détînt en théorie qu'un emploi servile de machiniste, il avait cette fois l'occasion de collaborer au style et au répertoire du théâtre. S'il s'était infiltré dans le monde du théâtre par les coulisses, il s'inscrivait à présent dans une révolution.

---

1. Modeste, Ivan décline toute paternité de *Mémorandum*, sinon l'inspiration originale. Il n'avait même pas compris, au début, que son frère fut en train de développer ce thème. Conversation avec Ivan Havel, 20 août 2012.



## La Fête en plein air

*S'il n'était qu'un intellectuel, eh bien, ça irait.  
On tolère en quelque sorte les intellectuels,  
de nos jours. Mais c'est qu'il insiste  
en plus pour être un intellectuel bourgeois!*

*La Fête en plein air*

Havel repenserait toujours au Balustrade comme à «une merveilleuse époque<sup>1</sup>» de sa vie. Pour la première fois peut-être il ne se sentait pas un outsider; le mot n'avait aucun sens dans l'atmosphère d'atelier permanent de l'endroit qui semblait se métamorphoser chaque mois. Les gens allaient et venaient, et pour chaque grande idée se matérialisant, il y en avait dix qui ne voyaient pas le jour. Le jeune machiniste était partout; il déplaçait et assemblait les décors; enfilait une casquette d'éclairagiste, écrivait des sketches, jouait au conseiller littéraire et s'essayait même à la mise en scène. Pour la revue à moitié improvisée de Vyskočil, *Autostop* (1961), il écrivit *Ela, Hela et Stop*<sup>2</sup>, un

---

1. Entretien avec Václav Havel, *Divadelní noviny*, n° 1-2, 2004.

2. Manuscrit, VHL ID 16266.

sketch déjanté sur deux auto-stoppeuses vieillissantes qui exhalent frustrations et dépit tout en attendant au bord de la route les voitures qu'elles n'essaient même pas d'arrêter. Un autre de ses sketches pour la production, une farce kafkaïenne sur une réunion du Club des ennemis des voitures pendant laquelle le principal orateur, tout comme son auditoire, se *motomorphose* en voiture, présente le personnage de l'inaugurateur, sorte de Monsieur Loyal dément, si important dans sa première grande pièce<sup>1</sup>. Bien que le jeune homme fût cité comme coauteur d'*Austostop*, Vyskočil, qui agençait et modifiait ses représentations à son gré, n'inclut pas *Ela* dans la production finale, transposa *Motomorphose* en one-man-show et déclara plus tard qu'il avait tout inventé<sup>2</sup>. Autre tentative de rédaction, et même en partie de mise en scène, de Havel, un véhicule musical pour le retour d'une des chanteuses vedettes du Théâtre libéré, *Les Meilleurs Rochers de Madame Hermannová* (1962)<sup>3</sup>. Là encore, Havel se vit attribuer la dignité d'auteur ainsi que le compositeur Miloš Macourek, mais cette fois ce fut lui qui ne jugea pas le travail assez important pour l'inclure dans la bibliographie de ses œuvres complètes. Il prit autant de distance à l'égard du «grenoble<sup>4</sup>» poétique *Colombe démente* (1963) auquel il donna trois brèves allocutions «inaugurales».

Plus important, peut-être, fut la première mise en scène qui recensa Jan Grossman comme cometteur en scène. La saison de 1962-1963 vit «une relève de la garde»,

---

1. *Motomorfoza* (Motomorphosis), manuscrit, VHL ID 17615.

2. Vladimír Hulec, «Un entretien avec Ivan Vyskočil», in Tichý, Zdeněk A., Ježek, Vlastimil (éd.), *Six des années soixante* (Šest z šedesátých), Radio-servis, Prague, 2003, p. 61.

3. En tchèque, ce titre peut aussi signifier *Les Meilleures Années de M. H.*

4. L'auteur de ces lignes ignore pourquoi ce type de production se vit attribuer le nom de la grande ville alpine française.

au Balustrade. La gestion irascible et imprévisible de Vyskočil s'acheva sur une révolution ouverte, et le grand visionnaire du théâtre partit ailleurs lancer une série de projets également originaux dont, chose caractéristique, *Le Non-Théâtre*. Havel regretterait l'inspiration prodiguée par son ancien mentor – sinon son style de gestion – et fut à l'en croire parmi «les derniers à l'avoir soutenu<sup>1</sup>». En réalité, quelle que fût son admiration pour Vyskočil, son tempérament artistique, contemplatif, méthodique et perfectionniste était tout à l'opposé de son aîné qui tenait le processus de création de la représentation pour plus important que son résultat. Havel regretta peut-être son départ, mais il avait déjà trouvé en Grossman un critique littéraire raffiné, un traducteur, un metteur en scène et un dramaturge, un autre gourou, un gourou qu'il contribua lui-même à amener. Il ne pouvait ignorer qu'avec lui, vieille connaissance de la table du Slavia, il ajoutait un autre ingrédient de protestation politique dans la combustion spontanée de créativité du théâtre.

Au Balustrade, Havel commença d'écrire une pièce sur les aventures d'un jeune homme qui réussit. L'idée, «sur les réseaux, les connexions, le patronage, la carrière, etc.<sup>2</sup>» lui était venue par Ivan Vyskočil lors d'une de leurs nombreuses et longues conversations d'après-représentation, autour d'un verre de vin. De son propre aveu, cependant, Vyskočil «préférerait de loin raconter des histoires plutôt que les écrire<sup>3</sup>» et invita Havel à mettre en œuvre son idée. Ce fut cette pièce, que beaucoup tiennent encore pour sa meilleure pièce, qui fit de son nom celui d'un artiste.

---

1. «A Wonderful Time of My Life» (2004).

2. *Disturbing the Peace*, p. 61.

3. «Un entretien avec Ivan Vyskočil» (2003).

En un sens, et l'auteur le reconnaissait, l'histoire évoque le conte de fées tchèque typique qui nous parle du simple paysan, Honza, qui abandonne malgré lui son village natal et, après maintes aventures et tribulations, hérite du royaume grâce à son charme agreste et à son astuce. C'est une histoire connue de tous les enfants tchèques.

Le premier de plusieurs brouillons de la pièce, d'abord appelé *Son jour* (*Jeho den*)<sup>1</sup>, est une comédie déjantée assez conventionnelle autour d'une famille qui met ses espoirs pour l'avenir de son fils prometteur (l'autre, non prometteur, est un «intellectuel bourgeois») dans un mystérieux bienfaiteur jouissant d'une haute situation. Comme *Une soirée en famille*, *Son jour* est aussi, à l'évidence, l'œuvre d'un auteur rebelle; et pourtant, cette rébellion vise tout autant la famille que la société. Il n'est pas difficile de déceler des traits communs entre Petr, l'intellectuel bourgeois bon à rien, auquel on demande de se cacher au grenier à chaque fois que la famille attend un important visiteur, et l'auteur; tandis que Hugo, le cérébral, fait un peu penser à Ivan, son «bon» frère, ce qui est un peu méchant (le *ptydepe*, la langue artificielle inventée par Ivan qui devait jouer un rôle central dans *Mémorandum*, est brièvement mentionné par Hugo dans *Son jour*).

Si la pièce avait été produite telle quelle, elle aurait sans doute été vue comme une comédie musicale de plus (l'ébauche contenait un certain nombre de chansons). L'intrigue était réduite à sa plus simple expression comme dans toutes les comédies de ce genre, mais surtout la pièce manquait de structure et de rythme. Sa partie la plus intéressante était l'intermède où Havel expérimente une cacophonie croissante de dialogues de plus en plus invrai-

---

1. Une comédie en trois actes et un intermezzo, manuscrit, 1961, VHL ID 17614.



semblables, laquelle devint sa marque de fabrique dans les pièces ultérieures. C'est là qu'il utilisa, d'une façon saisissante, son talent pour l'abstraction géométrique, associé à une oreille très musicale. Dans les états ultérieurs du texte, il élargit les principes structurels de l'intermède à toute la pièce. Il dépouilla les personnages de traits psychologiques, gomma les aspects concrets de l'histoire et la réduisit à une série de motifs essentiellement absurdes, revenant mécaniquement, reproduits de manière interchangeable par les différents acteurs. L'attente de l'important bienfaiteur avait désormais la nature abstraite de l'attente de Godot, et la confusion farcesque du principal personnage, Hugo, avec d'autres personnages, prenait une signification existentielle: la perte d'identité est une tragédie personnelle. Ce qui avait commencé en comédie musicale était à présent une vraie pièce de l'absurde.

Il ne parvint pas à ce point sans aide. Selon un schéma qui se reproduirait, Havel effectua une partie de son meilleur travail en recrutant un collègue et/ou un ami pour qu'il lui serve de cobaye, d'adversaire ou d'avocat du diable. *La Fête en plein air* est dédiée à Jan Grossman qui, davantage que celui de premier lecteur des états successifs, joua pour ainsi dire le rôle de nounou auprès du jeune dramaturge tout au long du processus. Si l'impulsion originale venait de Vyskočil, la forme ultime de la pièce doit probablement davantage à Grossman, qui estimait que c'était dans cette pièce de Havel qu'il détenait le plus d'«autorité<sup>1</sup>». À Pâques 1963, grâce à son père qui était employé par l'Autorité nationale des sports (on pourrait y voir une variation plutôt absurde sur le thème du népotisme dans la pièce), Havel et Grossman passèrent deux semaines dans deux chambres adjacentes d'une villégiature montagnarde pour

---

1. Eda Kriseová, *Václav Havel, A Life*, Brno, Atlantis, 1991, p. 41.

athlètes de haut niveau, à Harrachov, où Havel écrivait et remaniait toute la nuit puis glissait les pages sous la porte de Grossman pour qu'il les lise au matin. (Entre-temps, il s'était amouraché d'une jeune femme de chambre qu'il tenta d'impressionner en lui prêtant l'exemplaire de Grossman du *Procès* de Kafka. Le succès dépassa ses attentes; la femme de chambre ne comprit pas grand-chose au livre, mais lui dit qu'il avait accompli un merveilleux travail en l'écrivant<sup>1</sup>). Le résultat fut un texte ressemblant à une figure géométrique ou à une composition musicale autant qu'à une pièce. Ce n'était pas une coïncidence; dans une lettre à sa femme, Grossman précise qu'il a fait «écouter à Havel les *Variations Goldberg* de Bach, toutes sortes de fugues et le canon de l'*Offrande musicale*. Il a beaucoup apprécié et y a trouvé une inspiration pour sa propre composition<sup>2</sup>». Pour finir, Grossman fut salué comme coauteur de la pièce, mais son influence alla au-delà de ce rôle, indispensable dans les théâtres européens, mais essentiellement inconnu en Amérique, sinon sous la forme marginale de «conseiller littéraire». Afin de donner à l'œuvre la meilleure mise en scène possible, les deux compères recrutèrent Otomar Krejča, l'un des meilleurs scénographes du Théâtre national avec son collègue Jiří Svoboda, le décorateur primé pour *Laterna Magica*, projet de représentation multimédia avant l'heure, qui stupéfia les auditoires à l'Exposition universelle de 1958 à Bruxelles et apporta la célébrité, ou un avant-goût de celle-ci, à deux des intimes de Havel, Alfréd Radok et Miloš Forman. Mais les deux artistes «indigènes» du Balustrade entendaient bien

---

1. Lettre à Václav Havel de Marie Málková, 5 octobre 1996, archives de Marie Málková, VHL ID 6786.

2. Jan Grossman, dans une lettre à sa femme Marie Málková, citée *supra*.

ne pas renoncer à leur mainmise sur la pièce au nom de la respectabilité. Dès que Krejča avait quitté la répétition pour se consacrer à d'autres projets, ils interféraient avec la mise en scène. Pis encore, faute d'oser s'y opposer ouvertement, ils vandalisèrent sous le couvert de la nuit une partie du décor de Svoboda qui leur déplaisait<sup>1</sup>. La dédicace à Grossman était bien méritée.

Le texte de la pièce fut publié à l'avance par un magazine professionnel, ruse destinée à pacifier les censeurs attentifs<sup>2</sup>. Elle créa une commotion, mais personne ne s'attendait à l'accueil que lui feraient les auditoires réels. Les gens riaient sans pouvoir se contrôler, rugissaient de ravissement, applaudissaient au milieu de la pièce, applaudissaient sans discontinuer à l'entracte et remerciaient à la fin les acteurs par une douzaine de rappels, bien que la dernière phrase de la pièce fût: «Et maintenant, dispersez-vous tous, s'il vous plaît, sans discussions inutiles!» Les jeunes gens ayant vu la pièce dix fois tant qu'elle fut à l'affiche n'étaient pas rares<sup>3</sup>. Les propos décousus, aux airs de sagesse populaire, des parents de Hugo («Même une vieille carne ne monte pas seule des graines de chanvre au grenier» ou «Qui s'emmêle dans une moustiquaire n'a aucune chance de danser avec une chèvre») entrèrent effectivement dans le vocabulaire d'une génération.

---

1. Rapporté par Zdeněk Urbánek *in* Kriseová, 1991. D'autres versions de l'histoire existent, dont certaines dues à Havel lui-même, comme celle figurant *in* Kaiser, 2008.

2. Les censeurs, qui avaient recours à un nom orwellien, Administration centrale de la surveillance des imprimés (HSTD), opéraient de façon préventive. Une fois que celle-ci avait autorisé la publication d'une pièce, on pouvait raisonnablement supposer que ses incarnations ultérieures seraient protégées.

3. Le présent auteur l'a vue sept ou huit fois.

Tout ceci se produisit alors que la pièce n'avait pas beaucoup de sens, ou plus vraisemblablement, juste à cause de cela. Dépêché par la famille pour découvrir son bienfaiteur, Hugo déboule dans une fête en plein air du Bureau de Liquidation et, en manipulant habilement la langue, il fait croire aux représentants présents du Service d'Inauguration que ce dernier est sur le point d'être liquidé. Puis il visite les bureaux du Service d'Inauguration et réussit encore une fois à créer l'impression que c'est le Bureau de Liquidation qui va en fait être liquidé. Mais un problème se pose alors : quelqu'un devra être présent pour inaugurer la liquidation.

HUGO : Qui ? Eh bien – sûrement – l'inaugurateur responsable.

LE DIRECTEUR : L'inaugurateur responsable ? Mais les inaugurateurs ne peuvent inaugurer quand ils sont liquidés, non ?

HUGO : Juste. C'est pourquoi elle devrait être inaugurée par l'officier de liquidation responsable !

LE DIRECTEUR : L'officier de liquidation responsable ? Mais le travail d'un officier de liquidation est de liquider, pas d'inaugurer<sup>1</sup> !

À la fin, Hugo Pludek, le personnage dénué d'expertise et d'intérêt en liquidation ou en inauguration, est bombardé chef d'une nouvelle institution appelée la Commission centrale d'Inauguration et de Liquidation.

À l'évidence, les auditoires reconnaissent un pastiche des luttes et des transformations interminables des institutions du régime communiste, de ses purges et condamnations suivies de réhabilitations et de restaurations. Ils riaient bien sûr de l'absurdité qu'il y a à commander d'en haut

---

1. *La Fête en plein air*, p. 35.

des impulsions humaines spontanées comme le courage, le changement ou la créativité. «Les collègues du département de la Culture savent sûrement très bien pourquoi ils prévoient de publier un décret sur le courage artistique! Il entrera déjà en vigueur au deuxième trimestre<sup>1</sup>.» Sans nul doute, ils étaient pliés de rire devant les efforts redoublés des personnages pour trouver une justification à la toute dernière liquidation ou inauguration, avant de devoir utiliser exactement les mêmes termes pour soutenir exactement le contraire. Ils se réjouissaient forcément du déboulonnage de cette «dialectique métaphysique<sup>2</sup>» censée être la méthode scientifique et philosophique officielle pour engendrer une idéologie «convenable», grâce à quoi l'on pouvait affirmer ou rejeter absolument n'importe quoi en cas de besoin, et souvent affirmer et rejeter la même chose simultanément.

Et ces mêmes auditoires ne pouvaient que glousser – non sans empathie – devant les difficultés des gens ordinaires comme les Pludek, qui se demandent comment protéger au mieux leurs familles tout en navigant sur un courant de renversements permanents, soudains et irrationnels.

PLUDEK: Hugo n'aurait pas dû accepter cette liquidation!

PLUDKOVÁ: S'il ne l'avait pas acceptée, le Bureau de Liquidation n'aurait pas été liquidé, et les liquidations continueraient. Et pourquoi Hugo devrait-il être le seul qui ne liquide pas? C'est bien qu'il ne l'ait pas refusée.

PLUDEK: Pour cette raison, le Bureau de Liquidation sera liquidé, les liquidations cesseront et il n'y aura plus

---

1. *Ibid.*

2. Havel a utilisé l'expression lors de ses remarques iconoclastes à la conférence du Syndicat des écrivains, le 8 juin 1965.

que Hugo pour continuer à liquider. Cela lui causera des ennuis tôt ou tard...

PLUDKOVÁ: Il aurait dû la refuser...

PLUDEK: Au contraire, il n'aurait pas dû l'accepter!

PLUDKOVÁ: Au contraire, il n'aurait pas dû la refuser...

PLUDEK: N'aurait-il pas dû l'accepter et ne pas la refuser tout à la fois?

PLUDKOVÁ: Plutôt la refuser et ne pas l'accepter!

PLUDEK: Dans ce cas, plutôt que de ne pas l'accepter, ne pas la refuser, l'accepter et la refuser!

PLUDKOVÁ: Et s'il l'avait en même temps refusée, pas acceptée, pas refusée et acceptée?

PLUDEK: C'est difficile à dire. Qu'en penses-tu?

HUGO: Moi? Eh bien, je dirais qu'il n'aurait pas dû l'accepter, ne pas la refuser, l'accepter et la refuser. Ou le contraire<sup>1</sup>.

Havel se propose davantage, à l'évidence, qu'une simple caricature du système communiste. La perte définitive d'identité de Hugo se produit *via* sa confrontation à un système dépersonnalisé et déshumanisé, lequel ne peut s'exprimer que par des expressions dépourvues de sens et contradictoires. Il pourrait s'agir – et c'était bien le cas pour les auditoires tchèques – du système totalitaire, mais aussi de n'importe quelle bureaucratie tentaculaire, telle la mise en œuvre anonyme de la loi dans le *Procès* de Kafka ou la machine militaire dans le *Catch-22* de Heller. (De fait, le fantôme de Kafka plane partout sur la pièce, même si lui et ses œuvres ne sont jamais cités.) Il n'y a pas d'autre explication à la vogue de cette pièce qui a été montée dans des douzaines de langues et des quantités de pays.

La déconstruction totale du principal personnage de *La Fête en plein air* signe la condamnation, effectuée par le

---

1. *La fête en plein air*, p. 46.

jeune auteur, tant du milieu social dont il était issu que de la situation politique où il était plongé. Tous deux semblaient favoriser des créatures sans visage, grises et timorées, comme Hugo Pludek, de préférence aux individus talentueux, non conventionnels et courageux. Dans la pièce, le père de Hugo le félicite de se mesurer à lui-même aux échecs, de part et d'autre de l'échiquier: «Tu vois? Au lieu d'une victoire totale un jour et d'une défaite totale un autre, il préfère gagner un peu et perdre un peu à chaque fois.» «Un tel joueur restera toujours dans le jeu», dit sa mère en écho<sup>1</sup>.

Mais la pièce comporte tout de même une torsion dialectique spécifique à l'auteur. Malgré toute sa fadeur, Hugo, homme sans qualités, antihéros au point de vue sur la vie antithétique à celui de son créateur, finit par être celui qui vainc le système, fût-ce au prix de son identité. Sa variation finale assez sinistre sur le monologue de Hamlet donnerait encore des frissons à tout auditoire moderne:

Nous sommes tous un peu ce que nous étions hier et un peu ce que nous sommes aujourd'hui et aussi, un peu, nous ne le sommes pas. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous un peu tout le temps et tout le temps nous ne sommes pas un peu, certains d'entre nous sont plus et d'autres sont moins; certains seulement sont, certains ne font qu'être et certains seulement ne sont pas; de sorte qu'aucun de nous n'est entièrement et qu'en même temps chacun de nous n'est pas entièrement, et qu'il s'agit juste de savoir quand il vaut mieux être davantage, et pas moins, et quand – au contraire – il vaut mieux être moins et mieux encore ne pas être; au surplus, qui est trop pourrait bientôt n'être plus du tout et celui qui – dans une certaine situation – est capable de ne pas être jusqu'à un certain point pourra dans

---

1. *Ibid.*, p. 7.

une autre situation ne s'en trouver que mieux. J'ignore si vous préférez être ou ne pas être, et quand vous voulez être ou ne pas être; mais je sais moi que je veux être tout le temps et que c'est la raison pour laquelle je dois tout le temps n'être pas un peu. Vous comprenez, l'homme quand il est un peu de temps en temps n'en est pas pour autant diminué! Et si, pour le moment, en un sens relatif, je ne suis plutôt pas, je vous assure que je pourrais bientôt être bien davantage que je l'ai jamais été – et alors nous pourrions en reparler, mais sur une scène tout à fait différente<sup>1</sup>!

Pour finir, la pièce, qui tient essentiellement en permutations de répliques ayant de moins en moins de sens au fur et à mesure, fonctionne un peu comme le test de la tache d'encre sur les auditoires. N'importe qui ou presque pourrait projeter dans ces répliques sa propre expérience épuisante de la bureaucratie. Le rire qui accompagnait cette reconnaissance avait une fonction momentanément libératrice. Pour les spectateurs quittant le théâtre, l'analyse cinglante dispensée par le texte havélien n'engendrait ni frustration ni colère, mais du bonheur.

En réalité, ils ne voulaient pas partir. Le petit bar du foyer du théâtre faisait tout autant partie de la soirée que la scène. Les gens pouvaient y partager le plaisir, revivre les rires, se découvrir des âmes sœurs. La solitude imposée par les règles rigides, les contraintes, les menaces permanentes, implicites et explicites du régime était abolie par cette expérience grégaire. Plus tard dans la soirée, certains acteurs se mêlaient à l'auditoire et achevaient de gommer la ligne séparant scène et spectateurs. Souvent, l'auteur se présentait aussi, charmant et amical à l'égard des étrangers, badinant avec les filles (prudem-

---

1. *Ibid.*, p. 51.



ment quand Olga était dans les parages), et se réchauffant modestement sous la joie d'autrui. Cela créait un noyau resserré partageant sensibilités, points de vue et, de plus en plus, les mêmes buts. Quand ce noyau s'associa à d'autres d'une orientation similaire, l'ensemble produisit une avalanche.

En 1963, quand fut lancée *La Fête en plein air*, il était aussi difficile de se procurer l'un des cent quarante billets de l'auditorium (plus une trentaine de places debout) du Balustrade que d'obtenir l'autorisation de voyager à l'Ouest. Tous les 23 du mois, quand s'ouvrait la location pour le mois suivant derrière le minuscule guichet, parfois tenu par Olga, on pouvait voir une longue file de jeunes gens fatigués qui avaient passé la nuit à attendre. Les rares chanceux qui parvinrent à obtenir des billets, dans ces années 1963-1965 où le théâtre fut à la pointe de la révolution culturelle avec ses productions des pièces de Havel et d'inoubliables productions de pièces d'Eugène Ionesco (*La Cantatrice chauve*), de Samuel Beckett (*En attendant Godot*) ou d'Alfred Jarry (*Ubu roi*), jouissaient en prime d'une exposition de graphiques dans le foyer et le bar, entièrement constitués de lettres tapées sur une machine à écrire. Il s'agissait des *Anticodes*<sup>1</sup> de Václav Havel, mélange de poésie et d'art, aussi connus sous le nom de *typogrammes*. Il devait cette idée à Jiří Kolář, qui expérimentait des collages de textes, dactylographiés, et d'autres façons de tenter de donner à un texte poétique une forme graphique; il est d'ailleurs le dédicataire du recueil. Havel a composé ses typogrammes durant plusieurs années, souvent pour se distraire de ses efforts sur une pièce ou tel texte plus long. Tout au long de sa vie, il fit constamment des schémas, des dessins et esquissa des diagrammes pour mieux

---

1. *Antikódy*, Prague, Odeon, 1964.

visualiser la structure de sa pensée, qu'il s'agisse d'une pièce ou d'un texte et, bien plus tard, d'un problème confrontant le président.

Pourtant, à voir comment les spectateurs gloussaient, riaient et s'interrogeaient devant ces simples graphiques, on comprend bien qu'il ne s'agissait pas d'une simple distraction, mais que cet art portait au contraire un message. Le sens caché était inscrit dans le titre lui-même, *Anticodes*, qu'on pouvait interpréter à la fois comme s'opposant aux codes, c'est-à-dire décodant un sens caché, ou chiffrant une protestation codée contre quelque chose: en dernière analyse, les deux interprétations étaient valides.

Les *Anticodes* se divisaient en plusieurs chapitres de sujets typographiques. L'un traitait de divers «ismes», en décrivant entre autres:

INDIVIDUALISME,  
dua lisme,  
IDÉA lisme,  
matéria LISME, *et*  
E?X?I?S?T?E?N?T?I?A?L?I?S?M?E?

Le chapitre des « Slogans » contenait des exhortations comme:

AIDEZ LES PAYS DU TIERS-MONDE  
et  
NOUS BOTTERONS LE CUL DES VA-t-EN-  
GUERRE JUSQU'À LES METTRE EN SANG

Et le chapitre «Mots, mots, mots» proposait un modèle pratique :

MODÈLE

Dans les quelques dernières années nous avons obtenu en

.....

plusieurs succès extraordinaires. Toutefois, nous ne devons pas nier que même dans cette région subsistent quelques problèmes mineurs. En particulier

en .....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

..... nous avons encore beaucoup de travail.

Aux yeux du visiteur ordinaire, il semblait bien que l'artiste cherchât les ennuis. Si tel était le cas, ses vœux seraient bientôt exaucés.



## Les années 1960

*Alors, tout à coup, la querelle cessa:  
Tout le monde se sentait pareil,  
Et toute vie devint  
Un pari faisant sauter la banque,  
Un jeu vraiment imperdable.*

Philip Larkin, *Annus Mirabilis*

Il serait difficile de rendre compte de l'évolution du monolithe stalinien des années 1950 jusqu'aux villages Potemkine des années 1970 puis aux morts-vivants de la décennie suivante, sans mentionner l'anomalie sismique des années 1960. À la différence des décennies précédente et suivante, quand le monde du «vrai socialisme» dansait pour l'essentiel sur sa propre musique insulaire, les années 1960 furent une période de fermentation globale où l'on vit les deux camps de la guerre froide s'associer dans un pas de deux malaisé, en échangeant idées, cauchemars et fluides corporels.

Dans la mythologie existentialiste, l'absurdité perçue de l'existence humaine face au spectre imminent de la guerre nucléaire donna naissance à la rébellion et au sens de

l'abandon qui caractérisèrent les années 1960. On peut aussi lire cette histoire de manière moins simpliste. La crise berlinoise de 1961 et la crise cubaine de l'année suivante amenèrent les deux superpuissances au bord de l'abîme, mais les firent également s'arrêter juste avant. Pour la première fois, ce monde hérissé d'armes nucléaires semblait être capable non seulement de provoquer la disparition de l'espèce humaine, mais peut-être aussi de survivre. La folie, l'ébullience et la joie des années 1960 étaient ainsi le reflet de l'espérance plus que du désespoir. Assurément, Havel, qui recelait un sens acéré des dangers menaçant la civilisation, ne devait jamais s'attarder sur la guerre nucléaire. Les menaces auxquelles il pensait étaient beaucoup plus intimes.

Il contribua à cette époque, en même temps qu'il se nourrit d'elle, après avoir joué un rôle majeur dans l'incroyable renaissance de la culture tchèque moderne en général et théâtrale en particulier, en s'imprégnant par ailleurs de tous les nouveaux goûts, parfums et odeurs du moment. Certains étaient d'origine locale, d'autres des importations.

La nouvelle vague du cinéma tchécoslovaque suscita une brassée de films qui reflétaient et contribuaient simultanément à former les sensibilités de la décennie. Elle était parallèle, sans en être indépendante, à l'émergence des nouveaux petits théâtres et aux nouvelles façons de faire du théâtre. Elle annonça haut et fort son arrivée en 1963 – l'année de la première de *La Fête en plein air* au Balustrade – avec un double film intitulé *Audition* d'un tout jeune diplômé de l'école de cinéma de l'Académie des arts de la scène, qui avait aussi été, on s'en souvient, le capitaine de chambrée de Havel au collège du Roi-Georges de Poděbrady: Miloš Forman. Le caractère révolutionnaire des deux films apparaissait aussitôt dans leur peu d'intérêt

pour la cohérence de la ligne narrative, comme dans le recours à des acteurs non professionnels pour la plupart des rôles. En se débarrassant de beaucoup de conventions cinématographiques, cette version tchèque du cinémativité donnait une impression de spontanéité, non artificielle et réelle, en nette opposition avec la production générale des films consacrés aux ouvriers ou aux résistants héroïques. Ivan Passer, autre élève de Poděbrady, apparaît comme coscénariste des deux films. La bande-son du premier film exploitait abondamment les chansons de Jiří Šlitr et la rythmique du rock, inédite sur un écran du pays; elle faisait contrepoint à la musique de cuivres traditionnelle du second film.

Havel et Forman, restés amis depuis le collège, se mirent même à travailler ensemble sur un projet de film fondé sur *Le Château* de Franz Kafka. Dans ce but, ils firent une expédition au village de Sřem, où le tuberculeux Kafka déclare avoir passé les « huit meilleurs mois de sa vie » avec sa sœur Otlá, et dont la grange baroque juchée sur une colline pourrait lui avoir inspiré le château<sup>1</sup>. Le film devait décrire le plan d'une agence touristique visant à exploiter les liens du grand auteur et du village. Les autorités désapprouvèrent le projet, et le film ne vit jamais le jour. Cependant, une obscure conférence scientifique internationale sur la vie et l'œuvre de Franz Kafka, qui se tint dans un autre château de Bohême, à Liblice, en 1963, leva le tabou que le pouvoir communiste avait jeté sur le célèbre Pragois. Que cet événement, qui ne fut remarqué que des Tchèques et des Slovaques les plus intellectuellement curieux, soit parfois considéré comme

---

1. Kafka commença toutefois l'écriture du roman près de cinq ans plus tard et pourrait avoir été plus influencé par son séjour à Planá, ville de Bohême du Sud qui se trouve non loin du château de Štrkov.

le point de départ d'une chaîne d'événements qui déboucha sur le soulèvement de Prague de 1968 illustre assez bien la teinture étrangement livresque de l'histoire tchèque moderne<sup>1</sup>. On a souvent l'impression que les plus importantes batailles de ces deux derniers siècles se sont livrées dans les théâtres, les salles de conférences et les podiums d'orchestres plus que sur les champs de bataille ou dans les Parlements.

Forman fut le premier à percer la muraille. Quand la digue se rompit, il fut rejoint par un groupe extraordinaire de cinéastes talentueux, dont Jiří Menzel (*Trains étroitement surveillés*, oscar du meilleur film étranger en 1967), le duo tchèque et slovaque de Kadár et Klos (*Le Miroir aux alouettes*, oscar du meilleur film étranger en 1965), Jiří Němec (*La Fête et les invités*, 1966, avec Ivan Vyskočil dans le rôle principal), Věra Chytilová (*Les Petites Marguerites*, 1966), Pavel Juráček (*Joseph Kilian*, 1963 et *Ah ces jeunes gars!*, 1965, avec Václav Havel dans un rôle de figurant, celui d'un soldat), Ivan Passer (*Éclairage intime*, 1965, peut-être le film le plus original de la période, dans lequel absolument rien ne se passe), et un certain nombre d'autres. Forman lui-même connut sa première sélection aux oscars (meilleur film étranger) pour *Les Amours d'une blonde* (1966) et la deuxième pour *Au feu, les pompiers* (1967).

La même efflorescence de talents semblait se produire en littérature (impression d'autant plus forte que certains des anciens auteurs, jusqu'alors interdits, avaient la permission de publier pour la première fois). *Les Lâches* (1950), roman de l'antihéros de Josef Škvorecký, campé dans une bourgade tchèque à la fin de la Seconde Guerre mon-

---

1. Si érudits et écrivains tiennent souvent Kafka pour un visionnaire mystique, beaucoup de Praguais du XX<sup>e</sup> siècle avaient des raisons de le tenir pour un réaliste terre à terre.



diale, ne put paraître qu'en 1958, et même alors fit scandale. L'auteur tchèque le plus populaire de sa génération, Bohumil Hrabal, ne reçut l'autorisation de publier qu'à l'âge de cinquante ans (*Petites perles au fond de l'eau*, 1963, *Palabres*, 1964, *Trains étroitement surveillés*, 1965). Aux suspects s'associaient des auteurs communistes comme Pavel Kohout (*La Troisième Sœur*, 1960) et Ludvik Vaculík (*La Hache*, 1966) qui dépouillèrent vite leurs parures partisans orthodoxes. *Risibles amours* (1963) et ses suites (1965, 1969) donnèrent à Milan Kundera un vaste public, tandis que *La Plaisanterie* établissait son statut d'auteur majeur. Des auteurs et poètes avant-gardistes de la génération havélienne, ou plus âgés, faisaient également impression : comme Věra Linhartová, Josef Jedlička (*Au milieu du chemin de notre vie*), Ivan Diviš (*Crachement de sang*) ou Jiří Gruša (*Léger ultimatum*, 1964).

Des évolutions similaires dynamisaient le domaine des arts plastiques (le sculpteur Mikuláš Medek, frère d'un futur chancelier de Havel, Vlastimil Boudník, camarade de beuverie de Hrabal, Libor Fára, décorateur du Théâtre sur la balustrade, Jiří Kolář, de la table du Slavia, et d'autres), du journalisme, de la musique, classique comme populaire. Une tradition bien établie de jazz et de swing, si brillamment évoquée dans le travail de Josef Škvorecký par exemple, s'effaça devant le rock'n'roll et la musique rock. Un premier film musical tchèque, au titre anglais impossible, *The Love Story in Summer Job Camp* (1964) brisa le tabou du sexe adolescent pour toute une génération de jeunes pleins d'ardeur.

C'est aussi quelque part par là qu'Est et Ouest se rencontrèrent. Suite à un autre accident de l'histoire, Allen Ginsberg, qui n'était pas plus apprécié des gouvernements communistes que des élites états-uniennes (qui l'avaient placé sur la «Liste des personnes dangereuses pour la

sécurité de l'État<sup>1</sup>) échoua à Prague en mars et de nouveau à la fin d'avril 1965, après avoir été expulsé de Cuba pour avoir manifesté contre le traitement qui y était infligé aux homosexuels; il y lut «Howl» à l'université Charles devant un auditoire transporté, fut élu «roi» du festival estudiantin annuel au mois de mai, et une semaine plus tard se retrouva derechef renvoyé pour avoir prétendument harcelé des garçons mineurs<sup>2</sup>. Il avait passé deux soirées, lors de son bref passage à Prague, dans le bar à vin Viola Poetic de la rue Národní, l'un des repaires favoris des jeunes poètes et écrivains, où il fit aussi la connaissance de son premier traducteur tchèque, l'ami de Havel, Jan Zábřana.

Le rôle joué par la rue Národní – boulevard d'un kilomètre courant de la Moldau à la place Venceslas – dans la renaissance intellectuelle des années 1960 ne saurait être surestimé. Les trois piliers institutionnels, le Théâtre national, les bureaux du Syndicat des écrivains et son bras éditorial «L'écrivain tchécoslovaque», étaient plus que contrebalancés par la présence des jeunes artistes du cinéma à l'école de l'Académie du film de Prague, par la table des *poètes maudits* du Café Slavia, par les repaires nocturnes d'intellectuels qu'étaient les bars du Viola et du Cloître, le club Reduta, par les éditeurs plus courageux et ouverts de l'Odeon et les metteurs en scène novices du Club du film, installés dans le bâtiment du théâtre Laterna Magica au bout de la rue. On trouvait aussi un certain nombre de bars louches dans le quartier, parfois qualifié de triangle des Bermudes, où certains des talents susnommés pestaient contre la lumière déclinante en s'ensevelissant dans l'alcool et le désespoir.

---

1. [http://www.english.illinois.edu/maps/poets/g\\_l/ginsberg/life.htm](http://www.english.illinois.edu/maps/poets/g_l/ginsberg/life.htm)

2. Allen Ginsberg, *Selected Poems 1947-1995*, «Kraj Majales», Harper Collins, 2001, p. 147.

Les drogues atteignirent tardivement la Tchécoslovaquie. Longtemps elles se limitèrent à une marijuana domestique et pas très forte. Il existait toutefois un marché parallèle de médicaments psychotropes comme la phenmétrazine<sup>1</sup>, dont Havel reconnaît s'être souvent et longtemps servi. L'une des premières mentions qu'il en fait se trouve dans une lettre à Jan Grossman, écrite depuis l'isolement auto-imposé d'une résidence d'été pour écrivains à Budislav – il écrivait *La Fête en plein air*. Il lui demande s'il pourrait lui trouver «un peu de vitamine F» et s'il ne serait pas possible de prescrire des quotas particuliers aux dramaturges en permission d'écriture<sup>2</sup>. Au surplus, le LSD (diéthylamide de l'acide lysergique) dont la Tchécoslovaquie fut à un moment la première productrice au monde, n'était pas seulement légal, mais proposé aux volontaires dans le cadre d'expériences psychologiques contrôlées. Tous n'étaient pas obligés de se défoncer, mais un certain nombre le faisaient.

Au milieu de la décennie, l'atonie déprimante imposée par le régime à l'antique capitale commença à se lever, en révélant des manteaux multicolores. Les cheveux s'allongèrent et les jupes se raccourcirent. La vie était belle. Havel semblait avoir triomphé des handicaps comme des privilèges de sa naissance pour devenir un artiste reconnu. *La Fête en plein air* se jouait à guichet fermé et il contribua à la mise en scène d'autres productions mémorables au Balustrade, notamment celles d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett et d'*Ubu roi* d'Alfred Jarry. Quand sa célébrité eut franchi les frontières, et après qu'on lui eut refusé une première fois un visa de sortie – ce qui provoqua un petit soulèvement au théâtre –, on lui permit même de

---

1. Stimulant anorexique aux effets semblables à ceux de l'amphétamine.

2. Lettre à Jan Grossman, sans date (début des années 1960), VHL ID 6538.

voyager et de voir ses pièces mises en scène en Allemagne et en Autriche. Il eut la chance d'être découvert et promu internationalement par un agent compétent et fidèle, Klaus Juncker de la maison d'édition Rowohlt, qui devint un ami pour la vie. Toutefois, il faut n'avoir pas vécu dans le pays ni vu le miracle que fut la première mise en scène de *La Fête en plein air* et la réaction qu'elle suscita pour soutenir que «sans l'intérêt de trois intellectuels ouest-allemands [Juncker dut en effet de connaître Havel à deux de ses compatriotes] en décembre 1963, l'histoire tchèque de la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle serait probablement assez différente<sup>1</sup>». Les forces qui conduisirent cette histoire étaient bien d'origine nationale.

Comme bien des étoiles montantes dans la vingtaine, Havel travaillait dur, mais il risquait gros aussi, peut-être en guise de compensation d'une jeunesse timide et disgraciée. Dans les années 1960, il trouva des compagnons, prêts à écumer les bars et à d'autres méfaits, chez plusieurs de ses pairs, dont les cinéastes et scénaristes Jan Němec et Pavel Juráček, les peintres et graphistes Jan Koblasa et Josef Vyčítal. Au début, cependant, il noua une amitié, aussi incongrue que durable, avec un acteur provincial autodidacte, le futur dramaturge Pavel Landovský. C'était une alliance des contraires. Le second était une force de la nature rabelaisienne, aux goûts gargantuesques. Il cabotinaut, filoutait, jouait des coudes dans le labyrinthe byzantin du système communiste dont Havel essayait de triompher, lui, à force d'astuce et de réflexion. Son image d'intellectuel de café exerçait une séduction aussi irrésistible sur Landovský que le style de vie de ce dernier – son goût des bas-fonds, des lieux nocturnes louches – sur le jeune dramaturge. Pour Landovský, Havel était un lien vers le

---

1. Kaiser (2009), p. 56.

monde pragoïse et le théâtre d'avant-garde. Pour Havel, Landovský serait un guide et un cicerone dans l'univers des plaisirs terrestres. «Je pouvais entrer au club Barbara avec Havel sur les talons en me contentant de dire au videur "Ce type est avec moi"<sup>1</sup>.» Il est facile d'attribuer à cette nouvelle relation une influence corruptrice sur Havel: l'aversion qu'éprouvait Olga à son encontre résultait certainement d'une telle impression. En même temps, le franc défi que lançait Landovský aux autorités permit à son jeune compagnon de s'endurcir, ce qui lui serait utile dans les procès qui l'attendaient. Et sous l'aspect théâtral, filou et bravache, se dissimulait un être humain brave et loyal qui méprisait l'hypocrisie et le décorum en restant fidèle à lui-même. Il assista Havel pour les virées dans la Prague nocturne, mais aussi dans le voyage jusqu'au bout de la nuit, long de plusieurs décennies, qui suivit.

Pour le moment, cependant, l'avenir lui souriait. Pour la première fois, Havel était fêté et réussissait. Le journal officiel du Parti communiste *Rudé právo* chantait ses louanges, en notant avec perspicacité que *La Fête en plein air* «ne cachait pas qu'elle tirait son origine du pays du Théâtre libéré et de Chvéik»; il louait les efforts de l'auteur pour «identifier les racines de tout le mécanisme, le déshumanisé et l'insensé de nos vies»<sup>2</sup>. Le monde extérieur lui faisait signe. Rares sont ceux qui se sont enrichis en écrivant des comédies absurdes pour les petits théâtres indépendants, mais, grâce à l'énorme disparité des échelles de rémunérations tchèques et occidentales à l'époque, Havel se retrouvait soudain très prospère, en tout cas dans son pays. Il avait une jolie femme qui le couvrait. Il aurait dû en profiter.

---

1. Conversation avec Pavel Landovský, 20 octobre 2012.

2. Jan Kopecký, «Quatre soirées théâtrales», *Rudé právo*, 14 décembre 1963.

Mais c'était mal le connaître. Parmi ses diverses activités de l'époque, nous l'apercevons occupé à travailler et à combattre pour davantage que sa propre réussite. Outre les pièces, il écrivait un certain nombre d'essais et d'articles sur divers sujets. Il y mettait à profit son autorité toute neuve pour rappeler à ses pairs comme au public l'existence et l'œuvre d'auteurs et d'artistes moins chanceux, condamnés à l'obscurité à cause de leurs opinions, de leur passé ou simplement de leur inadaptation. Lors de sa deuxième confrontation avec l'élite littéraire « autorisée », à la conférence du Syndicat des écrivains de juin 1965, il alerta ses collègues sur le silence depuis longtemps imposé aux poètes et auteurs Jiří Kolář, Josef Hiršal, Jan Grossman et Jan Vladislav; aux théoriciens Jindřich Chalupeckü et Václav Černü; sur les interdictions frappant Vladimír Holan et Josef Škvoreckü et sur les dettes qu'on avait, sans l'avoir reconnu, envers des auteurs plus anciens comme Richard Weiner, Ladislav Klíma et Jakub Deml. Et il alla même plus loin, refusant le contrôle de la hiérarchie officielle sur le travail des auteurs, de tout auteur. « Le titre du discours inaugural prononcé ici était "Les devoirs de la littérature et le travail du Syndicat des écrivains", lequel pourrait donner l'impression que le rôle du syndicat est de mettre à l'épreuve la littérature. Je pense qu'il faudrait inverser les termes: à la littérature de mettre à l'épreuve le Syndicat des écrivains<sup>1</sup>. » Il ne s'agissait plus d'une critique, mais d'une rébellion ouverte.

En écrivant sur l'artiste et auteur Josef Čapek, frère du célèbre Karel et auteur d'illustrations de nombreux

---

1. Discours à la conférence du Syndicat des écrivains tchécoslovaque, 9 juin 1965, tel qu'imprimé in *Literární noviny*, 19 juin 1965, VHL ID 4574.

livres chers aux enfants comme aux adultes, illustrateur assassiné par les nazis dans un camp de concentration puis condamné à l'oubli posthume par les communistes, Havel proposait son propre critère pour décider de la valeur d'un artiste, critère qu'il respecta de son mieux jusqu'à la fin de ses jours. Il fallait vivre une « histoire spirituelle<sup>1</sup> ». « Nous ne pouvons pleinement comprendre la véritable signification de Čapek dans l'histoire de notre vie artistique et culturelle moderne qu'en dépassant les lignes des disciplines créatives individuelles et leurs critères propres pour tenter de jauger l'artiste non seulement par ce qu'il a fait, mais d'abord par *celui qu'il est devenu*<sup>2</sup>. »

L'« histoire spirituelle » signifiait évidemment la recherche du sens de la vie, d'« une vie accomplie et juste, de la satisfaction d'une aspiration à la réconciliation et à l'expiation existentielles<sup>3</sup> ». C'était l'horizon ultime auquel tous les autres étaient subordonnés, dont l'horizon politique. Mais contrairement à beaucoup d'artistes et à la plupart des politiques, Havel approchait cette question avec humilité, même avec un certain effroi religieux : « Est-il possible, cependant, de trouver une réponse à cette question fondamentale ? Jusqu'ici, la quête du savoir s'est toujours efforcée de fournir une réponse – après tout, l'homme est son *objet* ! – mais inévitablement elle en contestait la validité en y répondant peu ou prou. Une autre solution, paradoxalement, consisterait à affirmer la question, non en tentant d'y répondre, mais simplement en la *posant*<sup>4</sup>. »

---

1. Václav Havel, « Josef Čapek », 1963, in *Works* 3, p. 547.

2. *Ibid.*, p. 542-543.

3. *Ibid.*, p. 546.

4. Texte du catalogue d'une exposition de Jiří Janeček, 1964, in *Works* 3, p. 613-614.